

JKM LIBRARY

BX9418.P194c

Pannier, Jacques,

Calvin a Strasbourg : Extrait de la Revu



3 9968 02649 0725

★ THEOLOGICAL ★


McCORMICK

SEMINARY OF



★ CHICAGO ★

Virginia Library



Digitized by the Internet Archive
in 2025

CALVIN A STRASBOURG

PAR

JACQUES PANNIER

PASTEUR

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS LETTRES



LIBRAIRIE ISTRAT

MAISON D'ÉDITION DE L'IMPRIMERIE STRASBOURGEOISE

STRASBOURG

15, rue des Juifs

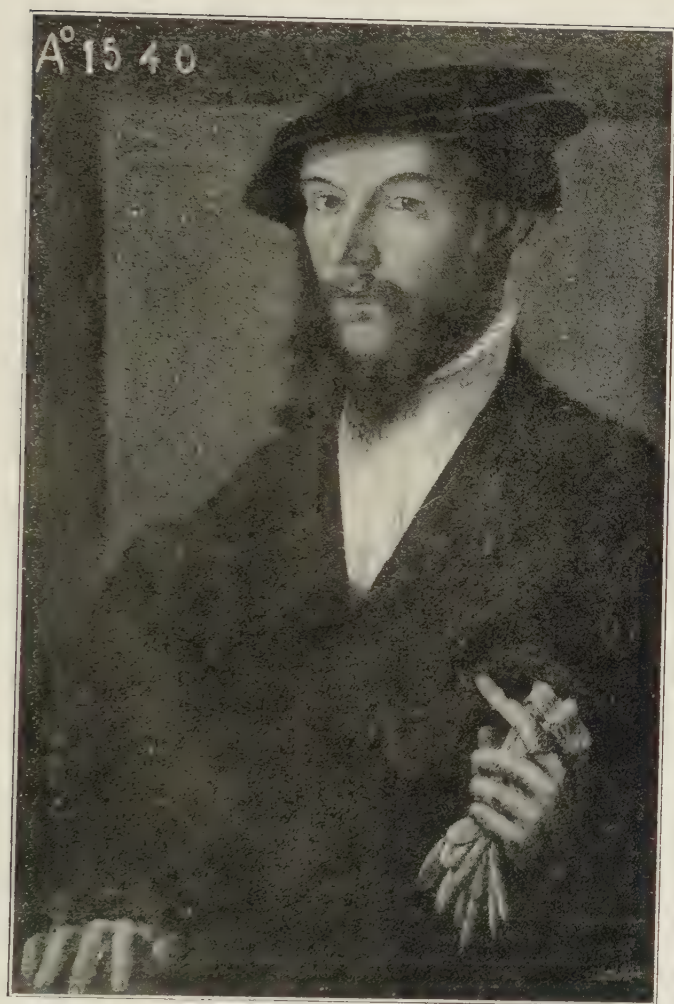
PARIS (II^e)

57, rue de Richelieu

1925

CALVIN A STRASBOURG

McCORMICK THEOLOGICAL SEMINARY
VIRGINIA LIBRARY
800 WEST BELDEN AVENUE
CHICAGO 14, ILLINOIS



CALVIN

Portrait dans la salle du Consistoire à Hanau



CALVIN

Gravure publiée à Strasbourg au début du XVII^e siècle

CALVIN A STRASBOURG

PAR

JACQUES PANNIER

PASTEUR

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, DOCTEUR ÈS LETTRES

*EXTRAIT DE LA REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE
RELIGIEUSES*

STRASBOURG
IMPRIMERIE ALSACIENNE
1925

Cet ouvrage est sorti des presses
de l'IMPRIMERIE ALSACIENNE
===== à STRASBOURG =====

BX

9418

P194c

APR 1933

Calvin à Strasbourg¹

*A la mémoire de Rodolphe Reuss,
l'éminent historien de Strasbourg. J. P.*

Calvin à Strasbourg. Un séjour de trois années exactement : septembre 1538 à septembre 1541. Calvin donnait alors la pleine mesure de son génie; et Strasbourg atteignait une époque où elle a joué l'un des plus grands rôles dans l'histoire de l'Europe et le développement de la pensée humaine.

Strasbourg et Calvin : deux forces de première valeur, dans l'ensemble de leurs destinées respectives. Nous examinerons brièvement ce que chacune était en elle-même avant de se trouver en contact avec l'autre. Puis nous les verrons en collaboration, agissant et réagissant l'une sur l'autre; enfin nous essaierons de déterminer quels bienfaits elles ont retirés de leur association momentanée lorsque, après trois ans, elle s'est trouvée disjointe².

¹ Conférences données en mars 1924 à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg.

Cf. *Recherches sur l'évolution religieuse de Calvin jusqu'à sa conversion* (Revue d'histoire et de phil. rel., 1923, tirage à part (cahier n° 8), Strasbourg, 1924.

² Principaux ouvrages consultés: *Opera Calvini*, édition Baum, Cunitz et Reuss, 1869 et suivantes. HERMINJARD, *Correspondance des réformateurs* s. A. MÈDER, *Notice sur la paroisse réformée de Strasbourg*, Strasbourg, 1853, in -8°. Eug. BERTON, *l'Eglise de Calvin à Strasbourg*, Montauban, 1881, in -8°. A. VIGUÉ, *Calvin à Strasbourg*, conférence à Strasbourg, Paris, 1880 (*Revue Chrétienne*). Ch. SCHMIDT, *la vie et les travaux de Jean Sturm*, Strasbourg, Schmidt, 1855. G. ANRICH, *Martin Bucer*, Strasbourg, Trübner, 1914. R. REUSS, *Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise fr. de Strasbourg*, Strasbourg, 1880. Id., *Pierre Brully*, Strasbourg, 1879. Id., *Histoire de Strasbourg*, Paris, Fischbacher, 1922. E. STRICKER, *Calvin als erster Pfarrer der ref. Gemeinde zu Strassburg*, Strasbourg, Heitz, 1850. SEYBOTH, *Strasbourg historique et pittoresque*, Strasbourg, 1894. A. ERICHSON, *Die calvinische und die altstrassburgische Gottesdienstordnung*, Strasbourg, Heitz, 1894; Id., *l'Eglise française de Strasbourg*, Strasbourg, Schmidt, 1886. E. DOUMERGUE, *Jean Calvin*, t. 2, Lausanne, Bridel, 1902; Id., *Iconographie calvinienne*, ibid., 1909. W. WALKER, *J. Calvin* (trad. Weiss), Genève, Jullien, 1909.

I

Strasbourg avant Calvin

Calvin, arrivant à Strasbourg, la trouva dans un état très favorable, au point de vue politique, intellectuel et religieux.

« Il n'y a point de lieu, notait Scaliger, où les sénateurs soient plus honorables¹ ». « République jalouse de ses franchises », écrit M. Schmidt, « Strasbourg avait une bourgeoisie intelligente et amie de la paix; son magistrat gouvernait avec une sagesse, une fermeté, qui la faisaient respecter entre tous les autres Etats² ». Le roi de France recherche son alliance. Il écrit à « ses très chers et grands amis ». Nombre de Strasbourgeois sont lansquenets à son service³. En mai 1538, la paix de Nice ouvre une période de six années qui permet à l'Europe de respirer entre deux guerres, et de s'occuper librement des affaires religieuses.

Jacques Sturm.

Un grand homme d'Etat alsacien, Jacques Sturm, est conseiller depuis 1524; il y a juste quatre cents ans. Protestant sincère, il est pur de tout fanatisme. A sa mort il sera proclamé « Père de la patrie ». Calvin, pour préciser ses conceptions politiques, ne pouvait trouver un meilleur maître, son aîné de plus de vingt ans.

L'attention de Jacques Sturm s'est portée très particulièrement sur l'instruction publique. Dans la commission instituée en 1526, il fut l'un des premiers « scolarques ». Ecoles primaires, écoles latines, cours supérieurs s'ouvrent successivement; vers 1530, il y a une école pour les enfants de réfugiés; en 1535, quelques livres donnés par Jacques Sturm, et placés dans l'ancien couvent des dominicains, forment le noyau de la bibliothèque publique dont la destruction en 1870 reste à jamais déplorable. Il rêvait d'une académie, et même d'une université, où d'excellents professeurs de toute église et de toute nation eussent enseigné côte à côte.

Stettmestre, il fut un de ces administrateurs hors de pair — tels Louis XIV et Napoléon — qui décuplent leur valeur personnelle par l'heureux choix de leurs collaborateurs.

¹ *Scaligerana*, édition de 1666, p. 333.

² *Jean Sturm*, p. 22.

³ R. REUSS, *Hist. de Strasbourg*, p. 107, 133.

Jean Sturm.

Pour l'instruction publique il fut remarquablement secondé par Jean Sturm — son homonyme, mais non son parent.

Ce n'est pas un Alsacien comme Jacques, mais c'est — comme Calvin — un enfant des Marches du Nord entre la France et les Pays-Bas espagnols. Deux années avant la naissance de Calvin, Jean Sturm a vu le jour à Sleide, en Luxembourg. Quelques mois plus tard y naîtra Philippe, qui rendra illustre le nom de leur petite patrie : *Sleidan*, — autre Strasbourgeois d'adoption, autre ami de Calvin, leur contemporain exactement.

Par Jacques et Jean Sturm a été continuée la glorieuse tradition qui, aux avant-postes de la civilisation française, a fait de Strasbourg, depuis le XIII^e siècle, « la clef de l'Allemagne au point de vue intellectuel », ainsi que le reconnaissait encore après 1870 un écrivain d'outre-Rhin¹.

Elève de l'humaniste Wimpheling de Sélestat au point de vue littéraire, Sturm l'a dépassé au point de vue religieux : à son maître qui le trouvait contaminé par le « poison wiciefite », il répliquait : « C'est vous qui m'y avez préparé. »

Calvin a rencontré à Paris Jean Sturm, professeur au Collège de France depuis 1529, appelé à Strasbourg en 1537, ici occupé immédiatement à l'organisation d'une Ecole où seront groupés les cours supérieurs. Le 24 juin 1538, Sturm est nommé recteur. Le 30 septembre a lieu la première leçon, dans l'ancien cloître des Franciscains (vers la place Kléber actuelle). Arrivé depuis quatre semaines, Calvin y assiste sans doute comme auditeur. Bientôt il occupera l'une des chaires encore vacantes, et il profitera des conseils du jeune recteur, à peine plus âgé, mais qui mérite d'être appelé (il y a juste un siècle, par un directeur du gymnase de Francfort²) « le plus grand pédagogue des temps modernes ». Un Picard comme Calvin, l'illustre Ramus, réfugié à Strasbourg, déclare qu'il s'estimerait heureux de faire une classe, ne fût-ce que la quatrième, dans l'Ecole dirigée par Sturm, dont il avait été l'auditeur à Paris. Pour me figurer Jean Sturm, je pense volontiers à un homme venu bien à son heure, lui aussi, réorganiser l'enseignement dans un temps difficile; continuant l'œuvre des trois scolarques (*nec pluribus impar*), M. Charléty, me permettra de comparer le recteur de 1924 au grand recteur de 1538.

Dès cette année, dans un ouvrage imprimé à Strasbourg

¹ Cité par R. REUSS, *Hist. de Strasbourg*, p. 112.

² VEMEL, *J. Sturm*, Schulrede, 1826.

chez Wendelin Rihel, Sturm écrit : « Le but des études est de former des hommes pieux, savants et capables de bien s'exprimer. » A ses yeux, les meilleurs maîtres sont certains auteurs païens de l'antiquité. Adeptes des doctrines évangéliques, il correspond depuis 1533 avec le pasteur Bucer; c'est lui qui attire Sturm à Strasbourg, qui le reçoit d'abord dans sa maison. Mais Jean Sturm, comme Jacques, est tolérant. Il a des amis dans les deux camps. Il est nommé à Strasbourg sur la recommandation d'un prêtre, le custode du grand chapitre. Pendant trente-cinq ans il restera en relations avec l'évêque Montluc. Traversant l'Alsace après la Saint-Barthélemy, celui-ci invite le recteur à souper à l'hôtel du Bœuf.

Jean Sturm n'est pas moins large en ce qui concerne les rapports internationaux; en 1538, un règlement rédigé par lui punit les étudiants « qui vexeraient leurs camarades en raison de leur nationalité ». Mais comme Jacques Sturm, et davantage encore, c'est un ami de la France. Il s'est marié à Paris¹. Il négociera maint arrangement entre les états protestants et la France, en faveur des protestants français; le roi lui donnera audience, lui versera une pension². Ses convictions le rapprochent du protestantisme français et alsacien, plus que du protestantisme allemand; il mettra une préface à des traités de Bucer sur la Sainte Cène³. Il sera membre de l'Eglise française de Strasbourg dès sa fondation. Foncièrement irénique, il souhaita jusqu'à la fin de sa vie qu'un concile universel réglât tous les différents entre chrétiens, après qu'un « prosynode » eût examiné toutes les questions, catholiques et protestants exprimant fraternellement leurs avis.

Avec Jacques Sturm d'une part, Calvin de l'autre. Jean Sturm figurera dans plusieurs « colloques » de ce genre.

Martin Bucer.

Ce que fut Jean Sturm dans l'Ecole, Jacques Sturm dans l'Etat, Bucer le fut dans l'Eglise. Constamment unies, ces étoiles de première grandeur forment dans le ciel de Strasbourg une brillante constellation⁴.

¹ Sa femme, qui mourut peu après l'arrivée à Strasbourg, s'appelait *Jeanne Pison*.

² SCHMIDT, *Sturm*, p. 73.

³ Réédités en 1561.

⁴ Dès 1530 Bucer appelait Jacques Sturm « heros noster »; cinquante ans plus tard, à un jeune théologien quelque peu brouillon, Jean Sturm écrira: « Tibi in mentem non venit quantus vir Bucerus theologus exstitit » (*Antipappus quartus*, 1581).

Alors qu'en d'autres pays et d'autres temps l'Ecole, l'Etat et l'Eglise ont été trois voisins en mauvaise intelligence, l'heureux Strasbourg accomplit dans ces trois domaines les réformes sans choc, sans effusion de sang; il n'y a pas révolution, mais évolution. Le biographe strasbourgeois de Jean Sturm a caractérisé dans une page magistrale cette situation privilégiée¹ :

«A Strasbourg la Réforme, ce grand renouvellement de l'Eglise, s'était accomplie sans trouble; plusieurs hommes d'un esprit éclairé et d'un noble caractère y avaient introduit, avec un ordre admirable, la réforme du culte et du dogme. Nulle part les circonstances n'avaient été plus favorables à ce développement aussi régulier que libre... Des prédicateurs aimés du peuple empêchaient celui-ci de sortir des voies de la modération et du respect des droits de tous. La Réformation ne fut imposée ni par le pouvoir civil, ni par une foule avide de nouveautés; elle fut le résultat de l'opinion publique, l'œuvre réfléchie d'une population éclairée; le magistrat n'eut qu'à suivre et à régulariser un mouvement qui s'accomplit sans excès... Préparée par les essais tentés depuis la Renaissance, la réforme de l'instruction marcha de pair à Strasbourg avec celle du culte. Les hommes supérieurs qui dirigeaient le mouvement avaient compris qu'il fallait satisfaire à un double besoin: d'un côté tout citoyen devait recevoir une instruction suffisante pour le former aux nécessités de la vie sociale et religieuse, de l'autre on avait besoin de ministres savants et pieux, capables à la fois d'exercer sur le peuple une influence heureuse et de défendre leur foi contre des adversaires auxquels ne manquaient ni l'érudition ni le zèle».

Strasbourg est entre Paris et Wittemberg. Ici se vérifia comme ailleurs le mot de Michelet : «La Réforme fut partout indigène, un fruit du sol»; à Strasbourg ni allemande, ni française, mais strasbourgeoise. Ni luthérienne, ni fabrisienne d'abord (et cependant on y a bien apprécié Luther, on y a reçu Lefèvre d'Etaples), la Réforme à Strasbourg ne devint pas calviniste; elle fut bucérienne, et Calvin même fut ici, à beaucoup d'égards, *bucérien*.

Bucer est né à Sélestat, mais son père est tonnelier à Strasbourg, comme l'était à Noyon le grand-père de Calvin. De Wissembourg où il était entré, il arrive à Strasbourg en 1523. L'année suivante (il y a juste quatre siècles) marque de façon décisive l'établissement de la Réforme. En janvier 1524, les élections donnent la majorité à ses partisans. En février, la communion est distribuée sous les deux espèces, «à la manière de Bohême», dans la chapelle Saint-Jean, à la cathédrale². En avril la messe

¹ CH. SCHMIDT, *Sturm*, p. 22.

² Parmi les publications *pour* et *contre* la doctrine de Jean Huss parues à cette époque sur les bords du Rhin, rappelons la relation de la vie du réformateur tchèque (par un de ses contemporains, anonyme), revue et publiée par Jean Agricola: *History und warhafftige Geschicht, wie das heilig Evangelion mit Johann Hussen ym Concilio zu Costantz durch den Papst und seinem Anhang offentlich verdampt*

est, là, dite pour la première fois non plus en latin, mais en langue vulgaire¹. Luther ne fit cela que deux ans plus tard, en 1526. De même, avant Luther, Bucer a osé se marier. Pour ce fait, le vicaire épiscopal de Strasbourg le déclara indésirable et lui interdit la prédication. Bucer demanda à Zwingli quelque emploi en Suisse. Peu s'en fallut que les destinées de Strasbourg et de son futur réformateur fussent séparées (comme, plus tard, celles de Genève et de Calvin). Cependant Bucer reste, explique les saintes Écritures, chez Zell d'abord, ensuite à Sainte-Aurélie où il est nommé pour la paroisse des jardiniers le 31 mars 1524.

Plus jeune que Luther, Bucer est de dix-huit ans plus âgé que Calvin. Comme Luther il a été moine. Comme Calvin il a commencé par être disciple d'Erasme², puis, après une visite de Luther, il a été qualifié de « Martinien », mais il est loin d'avoir adopté toutes les idées de Luther. Il sympathise plutôt avec Mélanchthon. Il est « biblien », comme on appelait les protestants français du côté de Meaux. La Parole de Dieu tire pour lui son autorité de l'*Esprit*. Luther un jour dit en riant qu'il avait toujours ce mot à la bouche: « Geischt! Geischt! » Il a désiré faire vivre en bon accord tous les collaborateurs de la Réforme à Strasbourg; il a désiré les faire vivre en paix avec ceux des moines et prêtres qui n'ont pas quitté la ville; il a désiré faire vivre les Eglises de Strasbourg en harmonie avec les autres Eglises du dehors. Il a même souhaité voir catholiques et protestants s'entendre sur l'essentiel, en faisant des concessions sur les points secondaires. Il a été, foncièrement, un conciliateur.

ist, ym Jare nach Christi unsers Herren Geburt 1414. Mit angenehckter Protesation des Schreibeis, der bey allen Stucken und Puncten gewesen ist. Hagenaw, Johann Secerius, 1529, petit in-8.

D'autre part, le *Liber egregius de unitate ecclesiæ* publié pour la première fois à Mayence par Jean Schöffler en 1520 a été réimprimée vers 1525 à Strasbourg sous ce titre: *De causa boemica. Paulus Constantius. Vulgo refragari quosdam celeberrimi Constantiensis Concilii sententie, qua Hussitæ damnati sunt, constat*, etc. S. l. n. d., in-4 de 97 ff. non chiffrés.

De ces deux volumes des exemplaires avec notes marginales de ce temps figuraient dans la bibliothèque du baron de Bethmann vendue à Paris en avril 1924 (IV^e partie).

¹ Par Théobald Schwarz dont le portrait se voit encore dans la sacristie de Sainte-Aurélie.

² Jean Knobloch ou Knoblauch le père, mort en 1528, a imprimé certains ouvrages de Geiler, de Gerson (*Opera*, en quatre volumes, 1514), de Luther (Sur le prophète Jonas), d'Erasme (Nouveau Testament); sur ces deux derniers volumes, entre autres, on voit une marque représentant la vérité avec encadrement formé de gousses d'ail (*Knoblauch*): cf. HEITZ, *Elsässische Büchermarken*, 1892, p. XVIII et p. 19; DOUMERGUE, *J. Calvin*, II, p. 713 et 780.

Ami de la paix entre les nations comme entre les Eglises il s'est, comme Jean Sturm, montré extrêmement favorable aux Français. Lorsqu'il pressent que la guerre va reprendre, après la trêve de 1538 à 1544, il le déplore : « Le roi de France était notre ami, à présent nous en avons fait notre ennemi; l'empereur était notre véritable ennemi, nous l'avons rendu puissant »¹. Traduit-il la *postille* de Luther, c'est pour servir aux frères de France; publie-t-il un commentaire sur les psaumes en 1529, il prend un nom d'emprunt : « Pour que mes livres puissent être achetés par les libraires de France », écrit-il à Zwingli, « je fais semblant d'être Français ». A Berne, en 1537, avec Jean Sturm il signe la formule présentée par Farel comme la confession de foi des Eglises françaises. Plus que personne il a désiré faire de Strasbourg, comme on l'a dit, « le trait d'union entre la France et l'Allemagne »². Il souhaitait une fédération de tous les protestants d'Europe, qui les rendît plus forts les uns par les autres. Sur son portrait, en 1544, on lit cette devise : *Mihi patria cœlum*. En politique internationale comme en politique interecclésiastique, il s'est dépensé sans compter, chargé de missions lointaines, toujours avec le même but : la paix, « *indefessus conciliator et pacis instaurator* »³. A Calvin il a exposé le principe qui, selon lui, doit diriger toute discussion : l'amour fraternel⁴. Témoin des efforts de Bucer à Ratisbonne, le voyant serrer la main de l'empereur, Calvin écrit : « *Totus ardet studio concordiaë* » (mars 1541).

Mandé par Jacques Sturm à Augsbourg, Bucer a eu la douleur de ne pouvoir s'y entendre avec Luther; il a rédigé une confession de foi qui a été présentée, comme celle de Mélanchthon, à l'empereur; signée par trois autres villes impériales, elle est devenue, sous le nom de Tétrapolitaine, la confession de foi officielle de Strasbourg (1530).

La conception de la Sainte Cène y est à peu près celle qu'on retrouve dans l'*Institution chrétienne* en 1536. Calvin, à Bourges, avait eu sûrement communication des écrits de Bucer⁵. Et ainsi, au point de vue théologique, Calvin (première manière) doit certainement beaucoup à Bucer (première manière)⁶. Plus tard,

¹ ANRICH, *Bucer*, p. 95.

² *Bull. hist. prot. fr.*, t. XXI.

³ ANRICH, p. 141.

⁴ « *Caritas vero scis quam late patet, scis qua in fratribus fert, qua dissimulat, scis ut capiat consensum cum omnibus filiis Dei* » (14 août 1549).

⁵ Commentaires sur l'Evangile, 1527-28; sur les psaumes, 1529.

⁶ Cf. BAUM, *Capito und Butzer (Leben der Väter . . . der ref. Kirche*, III Elberfeld, 1860; USTERI, *Studien und Kritiken*, 1884, p. 417, 456 etc.; SCHEIBE,

l'action s'est exercée en sens inverse, à cause de la clarté toute française de l'esprit de Calvin.

Pour l'organisation de l'Eglise, d'autre part, Bucer fut un initiateur. Sous son inspiration, un synode constituant s'est réuni à Strasbourg en 1534; les magistrats ont collaboré à cette œuvre; depuis lors les prédicateurs forment un *convent* dont Bucer est nommé président. Hors d'Alsace il complète cette organisation en y ajoutant deux rouages : en 1538, dans chaque église de Hesse il établit des « anciens » et recommande la « confirmation » des catéchumènes : pratique inconnue à Luther et à Calvin¹.

À l'Eglise, l'Ecole est indissolublement liée : *schola primum membrum ecclesiæ*.

Comme Jean Sturm, il prise très haut la valeur encore actuelle des auteurs païens; il a d'ailleurs le sentiment très net de la solidarité des générations successives, de la continuité de l'Eglise. L'autorité des Pères est grande à ses yeux; à côté des décrets des conciles il place les lois des empereurs (connaissance et appréciation que partage le docteur en droit Calvin).

Sa largeur d'idées avait d'abord encouragé les anabaptistes et autres sectaires; mais bientôt il les combattit, car tout ce qui est révolutionnaire en matière sociale et religieuse effraie cet esprit respectueux des traditions du passé. Cependant il y a encore des anabaptistes à Strasbourg quand arrive Calvin; or, de son côté il avait (à Bâle) dédié l'*Institution* au roi pour établir que les disciples de l'Evangile ne sont pas de ces dangereux novateurs qui bouleversent de parti pris tout l'ordre établi.

Ainsi Bucer et Calvin étaient bien faits pour se comprendre.

II

Calvin avant Strasbourg

Après avoir essayé de caractériser les trois hommes d'élite qui se trouvaient alors à la tête de l'Etat, de l'Ecole et de l'Eglise, venons-en à Calvin.

Qu'avait-il fait déjà? Où en était-il au point de vue des idées?

C'est un Picard. Toute sa vie il gardera la marque et le souvenir de cette origine. A Strasbourg, en 1540, il en informe des

Calvins Prädestinationslehre, Halle, 1897; p. 20, 72 etc.; SEEBERG, *Dogmengeschichte*, II, Erlangen, 1898, p. 380; LANG, *der Evangelienkommentar M. Butzers*, Leipzig, 1900, *Einleitung*; etc.

¹ ANRICH, p. 77.

Tchèques et il les questionne sur certains Picards venus jadis en Bohême¹. Le caractère des Picards actuels explique mainte particularité de leur compatriote noyonnais : intelligence vive, cœur sensible, et même susceptible. Sous une apparence réservée, le sang ardent des Espagnols coule dans leurs veines (la mère de Calvin est de Cambrai). De prime abord récalcitrants, ils se décident brusquement, et dès ce moment appliquent une ferme volonté à l'exécution de leurs desseins. Leur tempérament semble calme; il est au fond très nerveux.

Brillant étudiant en théologie, en lettres, en droit, Calvin ne s'est décidé à être ni prêtre, ni professeur, ni avocat; auteur précoce, écrivain de race, commentant en latin Sénèque, il n'a nulle envie d'abandonner ses études d'humaniste; cependant il fréquente de plus en plus les réunions évangéliques. C'est sans le faire exprès qu'il a sauté le fossé le 1^{er} novembre 1533, fournissant à son ami, le recteur de l'Université de Paris, le médecin bâlois Nicolas Cop, un sermon en faveur des doctrines évangéliques². (Calvin a ainsi fait le pas décisif à vingt-quatre ans. Bucer attendit vingt-neuf³, Luther trente-quatre⁴). Par Cop, Calvin a appris le chemin de Bâle, où vit Erasme.

Déjà auparavant il a entendu parler de Strasbourg, peut-être avant sa vingtième année, par son cousin Robert Olivétan, qui paraît bien avoir étudié ici sous la direction de Bucer. « J'ai », écrit celui-ci à Farel en 1528, « un jeune homme de Noyon, chassé par la persécution d'Orléans où il étudiait »⁵. Venu de cette même ville à Bourges, Calvin y a entendu sans doute parler de Bucer par le professeur Wolmar.

Voilà donc la pensée de l'étudiant tournée vers l'Alsace. Lorsque les persécutions redoublent contre ses coreligionnaires et qu'il veut s'exiler — non pour évangéliser, mais pour continuer ses chères études —, Calvin se rend à Bâle par Strasbourg.

Cette première visite se place au début de 1535. Calvin arrive sans aucune ressource. Il voyageait avec un ami, Du Tillet, et leurs deux serviteurs. L'un d'eux, près de Metz, les abandonne,

¹ Des Beghards ?

² « Aleæ jactæ » : lettre écrite à Spalatin en septembre 1520, vers le temps d'un séjour à Strasbourg (ANRICH, p. 9).

³ Affichage des thèses, 31 octobre 1517.

⁴ Le père de Nicolas, Guillaume Cop, médecin à la cour de Louis XII puis de François I^{er}, avait essayé de faire nommer Erasme professeur au Collège royal (Collège de France). Cf. *Letters of Erasmus*, édition Allen, Oxford, 1906, t. I, p. 286. Il y a eu divers personnages du nom de Kopp à Strasbourg même, p. ex. Henri, médecin aussi, qui, en avril 1552, fait partie de la délégation strasbourgeoise envoyée à Henri II (R. REUSS, *Hist. de Strasbourg*, p. 150).

⁵ HERMINJARD, II, n° 232.

emportant la « bougette », sac de cuir renfermant tout leur argent, et emmenant l'un des chevaux. Heureusement l'autre serviteur, encore vivant au temps où Bèze racontait cette aventure, « avait dix écus qui fournirent de quoi les mener jusqu'à Strasbourg »¹.

Sur cette halte nous n'avons aucun renseignement.

Calvin, presque sûrement, fit visite à Bucer. Peut-être lui emprunta-t-il de quoi achever le voyage. Je remarque qu'arrivé à Bâle, Calvin choisit pour pseudonyme le prénom de Bucer, qui est aussi celui de Luther; avec l'anagramme de son nom il en forme les mots *Martinus Lucianus*.

Pendant un an il mène à Bâle une vie retirée, toute consacrée au labeur intellectuel², il corrige les épreuves de la *Bible* traduite par Olivetan; il y met deux préfaces. C'est sa première publication en français (juin 1535), bientôt suivie de l'*Epître* au roi, en tête de l'*Institution chrétienne* (Bâle, 23 août 1535) : œuvre magistrale d'un homme de vingt-six ans. Il expose la vraie doctrine à laquelle rendent témoignage ses coreligionnaires, faussement accusés de vouloir bouleverser la société.

Après une visite à Renée de France, en Italie, Calvin revient à Paris (printemps 1536), puis repart avec son frère Antoine et sa sœur Marie. Où vont-ils? à Strasbourg. Mais la route est barrée par des troupes en campagne. Il faut faire le détour par Genève et Bâle. Alors Calvin, contre sa volonté propre, fut retenu à Genève par une véhémence intervention de Farel (juillet 1536).

« Pour aller à Strasbourg, où je vouloye lors me retirer, le plus droit chemin étoit fermé par les guerres; j'avoye délibéré de passer par icy [Genève] legerement sans arrester plus d'une nuit... Farel me reteint non pas tant par conseil et exhortation que par une adjuration espouvantable, comme si Dieu eust d'en haut estendu sa main sur moy pour m'arrester³ ».

D'abord professeur (« lecteur en la sainte Ecriture »), il est ensuite pasteur. En 1537, il rédige un catéchisme, une confession de foi. Il lutte pour établir dans l'Eglise une discipline. Au bout de vingt mois, refusant de donner la Sainte Cène « pour ne pas profaner les Saints Mystères », Farel et lui sont bannis (23 avril 1538). Ils se retirent à Bâle. Calvin, brisé par tant d'émotions, est décidé à reprendre ses travaux et publications dans une paisible retraite. Mais il ne peut plus vivre là inconnu. L'*Institution* et son ministère à Genève l'ont rendu célèbre. Jean Sturm, à peine arrivé à Strasbourg, est heureux de l'occasion qui se pré-

¹ *Vie de Calvin*.

² « Afin que je pusse vivre à requoy [en repos] en quelque coin, incognu, comme j'avoye tousjours désiré. Je demeuray à Basle estant là comme caché » (Préface au *Commentaire sur les psaumes*).

³ Préface au *Comm. sur les psaumes*.

sente d'y attirer l'humaniste, cicéronien comme lui, qu'il apprécie fort; (il l'appelle « doctissimus, optimus, sanctissimus, carissimus »). Tous deux sont « conjunctissimi », écrit dès 1539 Sleidan, à Paris encore, mais déjà en rapports épistolaires avec Calvin.

L'*Institution* avait été lue à Strasbourg dès son apparition; sur la première page d'une édition ultérieure (1543) Sturm exprime ainsi son admiration : « Je ne sais si rien de pareil existe, rien de plus parfait pour enseigner la religion et corriger les mœurs, les erreurs. Celui-là pourra s'estimer excellemment instruit, qui s'est assimilé le contenu de ce livre. »

Ainsi jugé par le jeune recteur, le jeune auteur n'était pas moins estimé par les réformateurs, le vieux Capiton, et Bucer.

Le premier lui écrivait en décembre 1536 : « Je t'en prie, viens nous voir..., tes écrits seront encore plus forts, plus puissants, quand tu nous auras entendus. » Par ce même courrier Bucer demande un rendez-vous à Bâle, Berne ou Genève, pour entretien urgent. Quelques mois auparavant il avait rencontré Calvin à Berne; et lui qui n'a jamais pu faire un exposé complet de sa théologie, il admire ce jeune Français qui d'emblée a formulé tout un système théologique. Il rend hommage à sa pénétration, à sa clarté d'exposition : « Ces sujets, pour toi certains, ont pour nous, à cause de notre lenteur d'esprit, besoin de quelques explications. Nous croyons reconnaître que le Seigneur a décidé de faire profiter les Eglises de ton ministère le plus largement possible (*latissime*). Ne méprise pas mes demandes, très savant et saint homme. » C'est un président de Convent, âgé de quarante-cinq ans, qui écrit ainsi à un débutant âgé de vingt-sept! De son côté, Calvin, avec beaucoup de respect, garde une liberté d'expression qui étonnerait de la part de tout autre que d'un franc Picard.

Un jour par exemple il écrit : « Si tu veux rendre Christ acceptable à tous, il ne te faut cependant pas fabriquer un évangile! Tu sembles vouloir établir un royaume intermédiaire entre le Christ et le pape! Tu es placé à un rang élevé dans l'Eglise du Christ : sur ce faite beaucoup tournent les yeux vers toi; or, plus l'exemple qu'on donne peut être dangereux, plus on doit être circonspect »¹.

La liberté de cette critique n'offense nullement Bucer. Ces deux hommes faisaient reposer leur foi sur le même fondement : maîtrise de l'Esprit confirmant l'autorité de la Parole de Dieu. Ce « biblicisme spiritualiste » comme on l'a dénommé, caractérise le joyeux développement de leur pensée dans la première période

¹ *Opera Calv.*, X^b, 141; HERMINJARD, IV, 345.

de leur vie. Plus tard, au cours des controverses, les angles ont été accentuées, les barrières élevées, mais alors ils sont tout à la joie de l'Évangile retrouvé¹.

Dans son catéchisme de 1538, Calvin a aussi insisté sur la concorde nécessaire entre les Eglises évangéliques : idée chère à Bucer.

Cette harmonie entre leurs aspirations lui faisait vivement désirer la collaboration de Calvin pour affermir l'œuvre commencée dans l'Eglise de Strasbourg depuis quatorze ans à peine. D'autre part, il sent l'âme de son ami encore endolorie par les récentes luttes à Genève; dans son intérêt comme dans celui de Strasbourg, il faut qu'il y vienne se reposer, ou plutôt se distraire par un travail utile à l'œuvre en même temps qu'à l'ouvrier.

Au commencement de juillet 1538, Calvin se laisse persuader, mais seulement de faire une visite d'enquête. De Strasbourg il écrit à Du Tillet : « J'ai été tant sollicité par les deux de cette ville » — Capiton et Bucer — « que pour les satisfaire j'ai fait ici un voyage. Je crains sur toute chose de rentrer dans la charge dont je suis délivré, réputant en quelle perplexité j'ay esté du temps que j'y étais enveloppé. Alors je sentais la vocation de Dieu qui me tenait lié; maintenant, au contraire, je crains de le tenter si je reprends un tel fardeau ».

Quelle délicatesse, quelle défiance de lui-même chez cet homme que ses ennemis ont caricaturé comme un autoritaire sans scrupules!

Bucer à Strasbourg ne retient pas Calvin aussi impérieusement que l'avait fait Farel à Genève. Calvin retourne à Bâle.

Mais Farel ayant été appelé à Neuchâtel, Calvin reste seul, avec le cauchemar des tristes expériences de son ministère à Genève. Bucer revient à l'assaut : « Les dons avec lesquels Dieu t'a orné sont faits non pour ton agrément personnel, mais pour le bien des Eglises. Il ne s'agit pas d'un engagement définitif, mais d'une petite charge temporaire (*« parvum ministerium »*), juste assez pour que l'âme souffrante de l'exilé se remette de sa blessure². Calvin refuse encore. Il se proposait de « gagner sa

¹ Calvin a très bien distingué, de même, dans le luthéranisme, une première période, au temps héroïque du réformateur lui-même, puis une seconde où les épigones, ultra-luthériens, sont beaucoup plus étroits; à Jean Marbach il écrit (à la demande de Jean Sturm) le 25 août 1554: « Si hodie viveret eximius ille Dei servus, et fidelis ecclesiæ doctor Lutherus, non tam esset acerbis vel implacabilis ».

² A Capiton et Bucer se joint un personnage dont Calvin accepterait avec plus de déférence les raisons, « *tanquam ex hominis ingenio* ». Qui est ce *Firminus*? On a suggéré : Antoine Firn, pasteur à Saint-Thomas, ou « M. du Ferme. » Ne serait-ce pas Claude Feray? ou *M. de Fer*, d'Arras, futur beau-père d'Antoine Cauvin (*France prot.*, 2^e éd., t. III, col. 639)?

vie en état privé », écrit-il à Du Tillet : il aurait écrit des livres, corrigé des épreuves comme Capiton. Le souci de la vie matérielle n'intervient à aucun moment dans sa détermination.

Bucer en vient aux menaces : Dieu saura trouver le serviteur rebelle, comme il trouva Jonas ! Epouvanté, Calvin cède enfin. Il part brusquement, au début de septembre 1538. Ainsi il arrive à Strasbourg comme naguère il s'arrêtait à Genève, malgré lui.

La descente du Rhin en bateau depuis Bâle prenait une grande journée ; (le 6 septembre 1529 Zwingli, par exemple, mit treize heures à faire le trajet). On abordait souvent vers le quai des Bateliers actuel, comme le firent les Zurichois de 1576¹. C'est d'ailleurs dans cette partie méridionale de la Cité, sur l'une et l'autre rive de l'Ill, que nous retrouverons les maisons où Calvin fut logé ou reçu, et les églises où il prêcha le plus longtemps.

Lorsqu'il débarque, il a vingt-neuf ans. La jeunesse des personnages de premier plan à l'époque de la Réforme est frappante, comme à l'époque de la Révolution celle des Hoche et des Bonaparte. Jean Sturm est recteur à trente-et-un ans.

L'incertitude du lendemain qui pèse sur la vie de ces hommes de pensée et d'action intense est un autre sujet d'admiration. Bucer, Sturm, arrivant à Strasbourg, ne savent s'ils y resteront. Après un quart de siècle, Bucer en repartira, pour l'exil.

« Voyageurs sur la terre », ils pratiquent les uns vis-à-vis des autres la plus généreuse hospitalité. Ceci est particulièrement vrai à Strasbourg.

En 1524, Zell loge 80 réfugiés de Kenzigen, en reçoit 50 à sa table quatre semaines (7, rue des Frères, au chevet de la cathédrale). Sa femme, infatigable maîtresse de maison, avait ce principe : « Quiconque reconnaît en Jésus le vrai Fils de Dieu, le seul Sauveur, peut se présenter hardiment chez nous ; nous le recevrons sous notre toit et à notre table. Un jour nous aussi nous aurons avec eux notre part dans le royaume de Dieu. Luthériens, Zwingliens, Schwenkfeldiens, anabaptistes, sages ou fous selon l'expression de saint Paul, tous avaient libre accès chez nous. »

Capiton dans une maison décanale, Grande rue de l'Eglise, au coin de la place Saint-Pierre-le-Jeune (sur l'emplacement de l'hôtel de France), reçoit en 1525 Lefèvre, Roussel, Farel, venant de Meaux et Paris, Vedaste de Lille, Robert de Tournai, et autres Français qui restent sept mois.

¹ Leur nef ne mit que onze heures de Bâle à Strasbourg, mais elle avait 50 rameurs.

Bucer, reçu chez Zell à son arrivée, reçoit à son tour dans les maisons qu'il a successivement occupées: presbytère de Sainte-Aurélié (sur l'emplacement duquel s'élève le presbytère actuel, 16, rue Sainte-Aurélié) jusqu'en 1531; puis rue aux Chevaux (Rossgasse), près Saint-Thomas¹; là descend en 1537 Jean Sturm, en 1538 Jean Calvin; après que, en 1539, un statut municipal aura réservé les prébendes de Saint-Thomas à des hommes travaillant en faveur de la Réforme, Bucer occupera le doyenné sur la place². Calvin sans doute vint bien souvent. La maison de Bucer a un beau nom: c'est « l'auberge de la justice ». Il y a là un fameux poêle dont Bucer en exil se trouvera tellement privé que le roi d'Angleterre donnera vingt pièces d'or pour lui faire établir à Cambridge un bon poêle à la mode alsacienne.

Pierre Martyr, arrivant de France, passa plus tard dix-sept jours dans cette maison dont il décrit ainsi l'hospitalité: « La demeure de Bucer ressemble à une auberge; mais je n'y ai vu que des sujets d'édification. Sa table n'est ni brillante ni vulgaire. Dans le choix des aliments il ne fait pas attention aux jours; il remercie Dieu au nom du Christ. Avant et après le repas on lit un passage des saintes écritures »³. En juin et juillet 1540 — pendant le ministère de Calvin — deux frères de Bohême séjournent chez Bucer pendant quarante-deux jours.

Aussitôt arrivé, Calvin se met au travail. Sa première prédication est du dimanche 8 septembre 1538.

Une première période d'activité presque ininterrompue à Strasbourg dure 22 mois. Puis à partir de juillet 1540, et pendant un an, des missions semi-diplomatiques appellent souvent Calvin au dehors, jusqu'à son rappel à Genève au moment où il commençait à considérer son ministère comme plus stable.

III

Calvin, homme public

Activité ecclésiastique et académique

(septembre 1538—juillet 1540).

Calvin passe tout son temps à enseigner. De deux façons: dans l'Ecole, aux côtés de Sturm; dans l'Eglise, aux côtés de Bucer.

Ici comme à Genève Farel a été précurseur. Le premier

¹ Emplacement de la maison habitée en 1924 par M. le Dr Dollinger, aujourd'hui 3, rue Salzmann.

² Cette maison subsiste, aujourd'hui, 15, rue Saint-Thomas à l'angle de la rue de la Monnaie, et est occupée en 1924 par le Dr Wennagel.

³ SCHMIDT, *P. Martyr Vermigli*, p. 48.

«docteur welche» arrivé à Strasbourg en 1542 (il y a quatre siècles) avait été Lambert d'Avignon; mais le premier prédicateur fut en 1525 Farel: ses auditeurs étaient d'illustres personnages comme Lefèvre et Roussel, mais aussi d'humbles réfugiés, qui ont quitté leur pays — en général les régions du Nord de la France — où ils étaient persécutés pour leur foi. Strasbourg fut ainsi dès l'origine ce que Genève devint plus tard: le port où venaient se mettre en sûreté tant de personnes, tant de familles ballottées par l'orage; Strasbourg était «le receptacle des bannis de la France»¹.

Après le départ des personnages illustres, les autres sont restés, peu nombreux². «Un petit troupeau», annonce Bucer à Calvin lorsqu'il l'appelle à en prendre la direction, et ce avec l'agrément du magistrat. Car l'Eglise de Strasbourg forme un corps officiel dirigé par le Convent des prédicateurs. La petite congrégation des réfugiés fait partie de ce corps. Calvin est d'abord un auxiliaire bénévole agréé par les prédicateurs. Au bout de trois mois de stage il est, comme nous dizions, titularisé et rétribué. Le 1^{er} février les scolarques nomment «Jean Calvin, un Français, savant et pieux personnage, qui lit en théologie et prêche en français aux Pénitentes. Pour un an il recevra 52 florins à titre de professeur adjoint, à dater du 1^{er} mai»³. Un florin valait de cinq à six francs d'avant-guerre. Ce traitement était donc un florin par semaine, 20 à 25 francs par mois⁴.

A Genève Calvin n'avait d'abord été que professeur «enseignant les saintes lettres en Christ», ainsi était libellée par Capiton une adresse en 1536. L'année suivante il a accepté de prêcher, parce que les Genevois sont «presque sans sermon». Il le fait à Strasbourg *dès son arrivée*, parce que les réfugiés sont *tout à fait sans sermon français*. Et pendant les quatre premiers mois il est *exclusivement* pasteur.

¹ Florimond de REMOND, *Hist. de la naiss. de l'hérésie*, Rouen, 1648, p. 838.

² «Il ne faudrait point se laisser induire en erreur par des exagérations comme celle du chroniqueur strasbourgeois Sebald Buheler qui, dans son récit inédit, consumé par les flammes en 1870, affirmait que *le tie. s des habitants de Strasbourg était français* vers 1540 (ROEHRICH, *Gesch. der Reform.*, II, 66). *Il y eut par moment des milliers de fugitifs*, sans doute, mais ce flot s'écoula toujours rapidement, et le nombre des réfugiés *établis* fut toujours relativement peu considérable» (R. REUSS, *Notes pour . . . l'hist. de l'Egl. fr.*, p. 13, n. 3).

³ SCHMIDT, *Sturm*, p. 48.

⁴ «Le chanoine Hanauer, dans ses *Etudes économiques* (Paris, Durand, 1876), fournit au tome I (Monnaies) des tableaux détaillés desquels il ressort (p. 497) qu'en 1546, date la plus rapprochée de celle du séjour de Calvin, le *florin strasbourgeois* valait 5 fr. 40». Je dois cette indication à l'érudition et à l'obligeance, également inépuisables, de feu M. le prof. Rod. Reuss.

Comment prêche-t-il? Avant tout il explique la Bible d'après la traduction qu'il a récemment contribué à établir avec son cousin Olivétan. Le devoir des prédicateurs, il l'a tracé en 1537 dans son Catéchisme: « Qu'ils osent hardiment toutes choses par la Parole de Dieu, de laquelle ils sont constitués dispensateurs; qu'ils contraignent toute la vertu, gloire et hauteesse du monde à obéir à la majesté d'icelle parole; qu'ils commandent par icelle à tous depuis le plus grand jusques au plus petit...; qu'ils paissent les brebis, tuent les loups, instruisent et exhortent les dociles, reprennent et convainquent les rebelles, mais tout en la parole de Dieu »¹.

Débutant, Calvin possède déjà l'éloquence qu'il souhaitera plus tard à l'orateur chrétien: « elle n'est point enflée d'ostentation et ne se perd point en l'air par vaines bouffées, mais est solide, pleine d'efficace; elle a plus de sincérité que d'élégance »².

Comme Bucer, Calvin était plutôt fait pour s'adresser à des auditeurs cultivés. Cependant l'expression de sa pensée est mise à la portée de tous par des images familières et la clarté de l'exposition.

En ces temps de persécution, le moins instruit doit être capable de rendre compte de sa foi; c'est à Strasbourg que Calvin écrit: « Si un homme est du troupeau de Dieu, il doit être préparé au combat. Or il n'y a qu'un glaive: la Parole de Dieu »³. Dogmatique, la prédication de Calvin est ainsi éminemment pratique.

Combien durerait un sermon de Calvin? Longtemps; peut-être une heure et demie, comme ceux d'un de ses successeurs⁴.

Où se rassembla l'Eglise? D'abord dans la chapelle de Saint-Nicolas-aux-Ondes⁵. C'était près des remparts méridionaux de la ville, au milieu des arbres. Là s'élevait autrefois la caserne de Saint-Nicolas; on y construit maintenant de grands immeubles au sud de la place d'Austerlitz. Deux mois plus tard, on se transporte dans un quartier voisin, toujours sur la rive droite de l'Ill, à la chapelle des Pénitentes⁶ (aujourd'hui Sainte-Madeleine, remplaçant une église de même nom qui a été brûlée). C'était en 1539 une église encore récente, car la première pierre a été posée 50 ans auparavant en présence de Geiler. En troisième lieu, à la fin du ministère de Calvin, la communauté s'installe au centre de la

¹ *Catéchisme*, édition Rilliet et Dufour, p. 92.

² *Commentaire sur toutes les épistres* (*Opera*, XLIX; 321).

³ *Réponse à Sadolet* (1539), *opuscules*, p. 164.

⁴ ERICHSON, *Eglise fr.* p. 23.

⁵ STURM, *Quarti Antipappi*, etc., Strasbourg 1580, p. 20.

⁶ *Ibidem*, p. 115.

ville, dans le chœur des Dominicains; elle y restera douze ans, à côté de l'ancien couvent où Jean Sturm avait installé le « Collège des prêcheurs », recevant depuis 1535 les boursiers de l'Ecole. Là aussi Jacques Sturm avait commencé la bibliothèque qui a disparu le 24 août 1870 dans une autre Saint-Barthélemy¹.

Done Calvin, en 1541, prêcha sur l'emplacement actuel du *Temple neuf*.

Calvin, à Strasbourg, ne fut pas seulement prédicateur, comme l'avait été temporairement Farel; il fut fondateur d'une véritable Eglise. Les sacrements, avant lui, n'avaient pas été donnés aux Français réfugiés par un pasteur français réfugié comme eux. Calvin écrit à Farel aussitôt après son premier sermon: « Comme il avait été annoncé au peuple, il y eut beaucoup d'auditeurs et de spectateurs. Les frères ont l'intention, dès qu'il y aura apparence de petite église, d'accorder le ministère de la cène ». Dès novembre 1538 on inscrit dans un document conservé aux archives de Saint-Thomas: « Les Wallons qui étudient, avec les autres parlant français, ont célébré la cène dans l'église des Pénitentes ».

Le berger qui nourrit le petit troupeau de brebis errantes (*ecclesiola*), veut aussi le conduire dans le droit chemin; il est partisan d'une ferme discipline, mais il l'applique avec une clairvoyante indulgence. A la fin du troisième mois de son ministère il écrit: « Plus j'y réfléchis, plus je vois combien il est nécessaire de tolérer plusieurs de ceux qu'on désirerait voir supprimés... Puisqu'il faut tolérer des vicieux, il convient de les retenir par la douceur. Les guérissables, soignons-les comme nos propres membres. Ceux qu'il vaut mieux couper, il faut les supporter jusqu'à ce que leur iniquité soit devenue mûre et que l'ulcère apparaisse au jour »².

Dépendant du convent des prédicateurs, l'Eglise française n'est qu'une section de l'Eglise strasbourgeoise, dans son ensemble, « une petite Eglise dans l'Eglise »³. Elle ne semble pas avoir au début une confession de foi particulière, comme elle en eut une plus tard (avant 1549). Calvin pouvait, sans scrupule, adhérer à la Confession tétrapolitaine. Il conseillera à un successeur de signer la Confession d'Augsbourg quand elle rem-

¹ Une ancienne gravure de 1634 représente la bibliothèque (dans un petit bâtiment parallèle à l'ancienne chapelle des dominicains désignée par la légende *collegium argentinense*; de l'autre côté la bibliothèque donne sur une cour); cf. ERICHSON, *Die Strassburger Universitätsfeste vom Jahr 1621*, Strasbourg, Schmidt 1884).

² 29 déc. 1528 (HERMINJARD, V, 446).

³ ERICHSON, *l'Eglise française de Strasbourg*.

placera celle-ci, car « elle ne renferme pas un seul mot contraire à notre doctrine », écrit Calvin lorsque la Confession d'Augsbourg a été revue, à Ratisbonne, en 1541¹.

Même attitude accommodante en ce qui concerne la célébration de la communion. En octobre 1538, Calvin note qu'il s'est conformé aux usages locaux (*secundum loci ritum*). Or Roussel a décrit cette cérémonie, treize ans auparavant: « Une table est dressée bien en vue. Ils ne l'appellent pas autel, pour éviter toute ressemblance avec ceux qui ont fait de la Cène un sacrifice. Auprès de la table se place le ministre, tournant le visage, et non le dos, du côté de l'assemblée ».

En 1540, un frère bohème (qui a connu Calvin) décrivant le culte strasbourgeois, représente le pasteur « en costume ordinaire, et le peuple agenouillé sur des marches devant la table; la cène est donnée aux uns dans la main, aux autres dans la bouche. Le pasteur tend la coupe au premier, celui-ci au second, ainsi de suite jusqu'au dernier, auquel le pasteur reprend la coupe. Cela se fait tous les dimanches, sauf dans les paroisses plus petites où la cène n'est distribuée qu'une fois par mois »². Tel était le cas dans l'église française.

Après 1525, lorsque le culte en langue vulgaire avait l'attrait de la nouveauté, dans toutes les églises où on le célébrait de nombreux assistants y participaient *six fois* par dimanche à partir de 4 heures du matin en été. Pour la petite église française un seul service suffisait peut-être (à 7 heures du matin au temps d'un successeur de Calvin); tout au plus existait-il le dimanche un seconde culte après-midi. Dans la semaine il y en avait trois autres. Si le pasteur est absent, un laïque (grande nouveauté) préside, ou un demi-laïque. Il n'y a pas d'*anciens*; (Bucer en installa ailleurs en 1538 précisément, mais quitta l'Alsace sans avoir pu en établir à Strasbourg). Il y a des « diacres », qui jouent le rôle de suffragants: Parent, élève de Calvin, reçoit de lui et de Bucer la consécration pastorale par l'imposition des mains en 1540.

Aux Français se joignent d'autres réfugiés, italiens surtout. Enfin d'autres membres encore, habitants de la ville, se font inscrire à l'église française: ainsi Jean Sturm, qui lui restera fidèle longtemps après le départ de Calvin et qui même, pendant son séjour, remplit les fonctions de trésorier; ainsi encore Dasy-

¹ Cf. DOUMERGUE, *Calvin*, II, 582.

² Czerwenka, aide, à Leutomischl, du frère Jean [Augusta]. Cf. DOUMERGUE, *Calvin*, II, p. 490, et GINDELY, *Quellen zur Gesch. der böhm. Brüder*, 1859, p. 35 et suivantes.

podius; plus tard, Sleidan deviendra un des trois administrateurs désignés par le Magistrat.

Au début Calvin, seul sur la brèche, se met à l'œuvre pour constituer avec des éléments hétéroclites un corps bien organisé. Un mois après le premier culte, il écrit: « Les nôtres ¹ s'efforcent d'établir une discipline, mais en dissimulant de peur que les méchants ne s'y opposent ». Malgré la triste expérience faite à Genève au printemps précédent, Calvin espère mieux réussir ici: « Ce sera », dit-il à Farel, « une bonne voie tracée pour que vous y passiez au cas où, dans une prochaine réunion générale, cet ordre serait demandé par une décision unanime des frères ». Melancthon, informé, conseillait une extrême prudence. Calvin, en 1539, s'engage à fond: « Si notre vocation est de Dieu — et nous n'en doutons pas —, il nous bénira. Essayons tous les remèdes. Persévérons jusqu'au dernier souffle »².

Dans des entretiens particuliers (bien différents de la confession obligatoire) Calvin exhorte les fidèles à mettre leur vie en harmonie avec leurs principes; toute âme troublée doit chercher auprès de son pasteur « conseil et consolation »³.

Au bout d'un an et demi, Calvin sent son autorité suffisamment établie pour mettre en vigueur des règlements jugés inapplicables en 1538. A Pâques il annonce la sainte cène pour le dimanche suivant, mais « personne n'y sera reçu s'il ne s'est soumis à un examen préalable ». Calvin se plaint de la « folle passion qui a saisi quelques Français ». Pour assister aux cours de l'école ils devaient déposer leur épée et « se contenter du costume académique ». Or plusieurs refusaient. « La révolte est évidente », dit Calvin; « j'ai décidé de ne pas la supporter. Je préfère que tous s'en aillent, plutôt que de les voir rester au mépris de la discipline ».

Ainsi le pasteur, qui est aussi professeur, fait cause commune avec le recteur. Braver un règlement scolaire entraîne une censure ecclésiastique.

Comme la sainte cène, le baptême est en grand honneur. Par réaction contre les anabaptistes qui reculaient la cérémonie jusqu'à l'âge adulte, Calvin accentue l'importance du baptême des enfants. On lui en amène beaucoup « de cinq et dix lieues à la ronde »; il aimera évoquer ce souvenir sur son lit de mort⁴.

¹ C'est à dire, suggère M. Herminjard (V, 144), les prédicateurs strasbourgeois: mais peut-être s'agit-il plus spécialement des membres de l'Eglise française.

² A Farel, mars 1539 (HERMINJARD, V, 270).

³ Usage d'ailleurs commun à tous les pasteurs strasbourgeois, d'après ce que Calvin explique à Caroli en octobre 1539 (HERMINJARD, VI, 45).

⁴ *Opera*, IX, 894.

Pour l'instruction religieuse il emploie sans doute son catéchisme publié l'année précédente. Pratiqua-t-il la *confirmation* recommandée par Bucer? Nous ne savons.

Le chant.

Un trait caractéristique du culte célébré par Calvin fut le chant. « On a donné aux Français une église où ils chantent dans leur langue »; ceci frappe un visiteur¹. Dans le pittoresque tableau où Michelet salue « le fort, le lumineux Calvin », il consacre une page lyrique entre toutes à la musique. « Luther ouvrit la voie; toute la terre chanta »². Mais où trouver l'origine de ces chants protestants? « Avez-vous vu les caves misérables de la Flandre, où le tisserand ramène et renvoie le métier d'un mouvement automatique? A voie basse le pauvre homme commence un chant rythmique. » (Ce chant, je l'ai entendu avant 1914 dans les caves de Picardie; la guerre a comblé les caves, tué ou dispersé les tisserands; avec cent autres traits de la vieille France celui-ci a maintenant disparu). En 1538, beaucoup de réfugiés venaient de Picardie, comme Calvin même. Chez eux, dans leurs assemblées secrètes, ils n'osaient pas « canter », se bornant à lire et à prier. A Strasbourg les airs d'Alsace et d'Allemagne les ravirent, mais ils ne comprenaient pas les paroles; ils voulurent chanter dans leur langue les louanges de Dieu. « La misérable France, écrasée sous la meule, chante aussi comme l'Allemagne », note Michelet.

Le chant fut la distraction de maint humaniste ou réformateur³. A Bourges, Calvin put entendre Wolmar, que Sturm citait pour sa belle voix avec Sleidan⁴. A Genève les articles de 1537 avaient réclamé le chant des psaumes, mais ceci n'avait pas eu le temps d'être mis en pratique. A Strasbourg, dès 1525, Roussel écrit à Briçonnet: « Le chant des femmes se mêlant aux voix d'hommes produit un effet merveilleux, fort agréable à entendre »⁵. Vingt ans plus tard un étranger appréciera en ces termes les chants de l'église française:

¹ Lettre de Zwick, 9 nov. 1538 (*Opera Calv.* Xb, 288).

² *Hist. de France au XVI^e s.*, t. VIII, préface, p. 12 de l'édition de 1861.

³ « En 1524, Luther publia l'*Enchiridion*, recueil de 26 psaumes et cantiques avec mélodie pour une voix » (Th. GEROLD, fils, *Les mélodies des premiers chants des protestants à Strasbourg* (*Bulletin de l'Union protest. libérale*, Strasbourg, mars 1924).

⁴ SCHMIDT, *Sturm*, p. 298.

⁵ Déc. 1525. HERMINJARD, I, 407.

«Vous ne croiriez jamais que c'est une chose plaisante et sy est on a repos de conscience quant on est où la parolle de Dieu est purement annoncé et les sacrements purement distribués, aussy quant on oyt chanter les belles pseaulmes et merveilles du Seigneur. Je fust bien au commencement cinq ou six jours, quant je oioie [entendais] chanter, je ne me sa voie tenir de pleurer de joye; vous n'y oieriez point une voix desborder l'autre; chascun a ung livre de musique en sa main; tant homme que femme, chascun loue le Seigneur... C'est la ville bien reiglée que vous ayez jamais veu, et bonnes gens qui aiment l'Evangille et ceulx qui sont persécuté pour elle'».

«On ne saurait croire la joie qu'on éprouve à chanter les louanges du Seigneur *en langue maternelle* comme on fait ici: Chacun a en sa main un livre de musique »².

Ce livre, c'est Calvin qui l'a composé, et voici la préface d'une édition nouvelle (faite à Strasbourg): « Nous connaissons *par expérience* que le chant a grand force et vigueur d'émouvoir et enflamber le cœur des hommes pour invoquer et louer Dieu d'un zèle plus véhément et ardent. Quand la mélodie est avec, cela transperce beaucoup plus fort le cœur »³.

Calvin appréciait fort la harpe, mais dans les églises on chante sans accompagnement: « Il suffit d'un chant simple et pur, de cœur et de bouche, en langue vulgaire »⁴. Voilà deux principes spécifiquement calviniens: *chant par l'assemblée*; Zwingli, après avoir organisé un chœur, y avait renoncé; *chant en langue vulgaire*; Luther ne voulait « en aucune manière, disait-il, exclure le latin ».

A Strasbourg « le texte latin (de l'ordinaire de la messe) a été remplacé par des paroles allemandes. La communauté prend une part active au culte par le chant de quelques psaumes. Puis le nombre augmente: la communauté chante le Symbole des apôtres et les dix commandements. Le recueil imprimé par Köpphl en 1530: *Psalmen, Gebett und Kirchenübung*, contient déjà trente psaumes et plusieurs cantiques »⁵.

A la question: Que chanter? Calvin répond de même: « Les psaumes que le Saint-Esprit a dits et faits à David. » Aussitôt en fonctions le théologien-poète se met à l'ouvrage. En décembre 1538 il a déjà envoyé à Farel quelques psaumes pour les faire chanter à Neuchâtel, puis à Metz. « La mélodie allemande plaisant davantage, j'ai essayé ce dont j'étais capable en vers, en

¹ Lettre d'un étudiant wallon, surnommé *Martin du Mont*, à son ami Jean Du Bois, à Anvers, 1545; archives du chapitre de S. Thomas; cité par ERICHSON, *l'Eglise française*, p. 14.

² *Ibid.*, p. 21.

³ *Forme des prières etc. et chants ecclésiastiques*, 1542, épître au lecteur (Opera, VI, xv et 161).

⁴ *Homélie sur I Sam. XVIII.*

⁵ Th. GEROLD, fils, *loc. laud.*

commençant par les psaumes 46 et 25.» Le 46^e est celui que Luther a traduit dès 1529: « C'est un rempart de notre Dieu ». Marot, que Calvin a rencontré à Ferrare en 1536, publiera en 1541 une première édition de ses psaumes; 8 d'entre eux, avec 7 de Calvin, paraissent dès 1539 dans le recueil publié par Calvin¹.

AVLCVNS

pseaulmes et cantiques
mys en chant



A Strasburg

1539.

¹ « L'ouvrage, de format in-16 (14 cm $\frac{1}{4}$ sur 10) se compose de quatre feuilles (A, B, C, D) formant 32 feuillets et 63 pages (la dernière est blanche), numérotées à partir de la 3^e. Au bas de la 63^e on lit: *Psalmes et chanson ie chanteray. A un seul Dieu, tant que seray. A Dieu seul soit honneur et gloire.*

Dans une savante étude: *Comment Marot entreprit la traduction des Psaumes*, (Revue des Etudes rabelaisiennes, t. X; tirage à part, Paris, Champion, 1913, p. 23). M. J. Plattard rappelle que le premier psaume, traduit par Marot, paraît avoir été le VI^e, publié dès 1533 à la suite du *Miroir de l'âme pécheresse* de Marguerite de Navarre; il ne figure pas parmi ceux du recueil de Strasbourg 1539 (sur lequel M. Plattard passe rapidement). En cette même année 1539, Marot offrit au roi un recueil manuscrit des trente psaumes qui furent imprimés seulement à la fin de 1541.

L'édition dut paraître au printemps de 1539 pour la foire de Francfort¹. L'unique exemplaire connu est à la bibliothèque nationale de Munich (63 pages in-16). A-t-il été imprimé, comme les autres ouvrages de Calvin à cette époque, par Wendelin Rihel, ou, comme la réédition de 1542, chez « Brüz », ou comme la *Forme des prières* de 1545, chez Knobloch (rue de la Demi-Lune, maison de la Tourterelle)²? Nous ne savons.

Voici les deux premiers versets du psaume XLVI traduit par Calvin:

Nostre Dieu nous est ferme appuy,
 Auquel aurons en nostre ennuy
 Vertu, forteresse et seur confort,
 Present refuge et tres bon port.
 Donc certaine assurance aurons,
 Mesmes quand la terre verrons
 Par tremblement se descrocher,
 Et mons en la mer se cacher.
 Quand la mer, bruyant et tonnante,
 Comme par courroux s'enflera,
 Et les grands rochers estonnant,
 De vagues les esbranlera.
 Car la cité qu'a Dieu esleu,
 Qui pour sa maison luy a pleu,
 Son ruisseau doulx et clair aura,
 Qui tousiours la resiouira.

Les mélodies sont strasbourgeoises: Mathieu Greiter, ancien chantre à la cathédrale³, composa notamment pour le psaume 119 l'air sur lequel Bèze adaptera le 68^e, le « psaume de la bataille »⁴.

¹ « Il y a 18 psaumes et 3 cantiques, en tout 21 morceaux dont chacun a sa mélodie au premier verset, mais point de préface, de liturgie, d'appendice, de nom de traducteur ni de musicien. Les psaumes sont les suivants:

I, II, III, XV, XIX, XXV, XXXII, XXXVI, XLVI, LI (numéroté L), XCI, CIII, CXIII, CXIV, CXXX, CXXXVII, CXXXVIII, CXLIII, et les cantiques: celui de Siméon, les Dix Commandements, et le *Credo*. Deux de ces morceaux ne sont pas versifiés; le psaume CXIII en prose mesurée, le *Credo* dont la prose ne forme qu'un couplet...

« Il s'y rencontre douze psaumes de Marot: I, II, III, XV, XIX, XXXII, LI, CIII, CXIV, CXXX, CXXXVII, CXLIII » (DOËN, *Clément Marot*, 1878, I, p. 302).

² Voir ci-dessus p. 6, n. 2. Une réimpression a paru à Genève, Impr. Jullien, 1919.

³ Originaire d'Eicha en Bavière, mais bourgeois de Strasbourg après son adhésion à la Réforme en 1524.

⁴ Selon M. Riggensbach (*Der Kirchengesung in Basel*, p. 38), le psaume XXV se chantait sur la mélodie du CXXV, de Mat. Greiter; le XXXVI sur la mélodie du CXIX, du même auteur; le XLVI sur la mélodie du XXV, de Wolfgang Dachstein organiste à Saint Thomas en 1521 et plus tard à la cathédrale, le XCI sur la mélodie du LI, de Mat. Greiter; le CXXXVIII sur la mélodie du CXIV, du même auteur.

Selon M. Th. Gerold fils (*loc. laud.*) « Calvin avait choisi pour sa transcription du psaume XXXVI la mélodie écrite par Greiter pour la 1^e moitié du psaume

La liturgie.

Calvin, pour son église, veut autre chose encore. Il n'admet pas que le culte se célèbre n'importe comment, ainsi que dans les conventicules anabaptistes et autres: lectures, prières et chants se succèdent au gré de l'inspiration ou de la fantaisie.

Les choses doivent se passer « avec ordre »; Calvin dit: « avec decorum ». Voici donc la première liturgie française, manuscrite, puis imprimée en 1539 ou 1540. On n'en connaît aucun exemplaire, mais une réédition fut faite par le successeur de Calvin, Pierre Brully: « *Manière de faire prières aux Eglises françoises selon la parole de nostre Seigneur*, 1542. Imprimé à Rome (*sic*, pour Strasbourg sans doute) par Théodore Brüz »¹.

En voici la substance: Invocation; confession des péchés; « paroles pour consoler les consciences »; absolution. Chant de cinq commandements, par l'assemblée. Prière. Chant des derniers commandements. Le pasteur quittant la table de communion monte en chaire, fait la prière, terminée par *Notre père*, prononce le sermon, puis une prière liturgique avec paraphrase du *Pater*. On chante un psaume. Le pasteur donne la bénédiction.

Cette liturgie n'est pas une œuvre originale quant au fond. C'est un mélange de ce que Calvin a vu établi à Genève par Farel, à Strasbourg surtout par Bucer. Et les prédicateurs strasbourgeois avaient utilisé le cadre existant dans l'Eglise romaine. Diebold Schwartz, en 1524, s'était borné à dire en allemand la messe². Puis on avait éliminé les éléments contraires aux doctrines évangéliques. Mais une grande liberté régnait. En vain

CXIX: *Es sind doch selig alle*, etc. « En Allemagne on l'adapta au cantique: *O Mensch, bewein' dein Sünde gross!* C'est avec ce texte que nous la retrouvons dans l'admirable chœur qui termine la 1^e partie de la Passion selon S. Matthieu de J.-S. Bach... Calvin avait adapté au psaume XXV une autre composition de Greiter, pour le psaume CXXV: *Nun welche hie ihr Hoffnung gar*, etc. ».

Enfin M. Th. Gerold fait à propos d'un autre psaume cette remarque qui est tout à l'honneur du goût délicat de Calvin et de son sens musical, puisqu'il sait choisir dans l'œuvre de Greiter une mélodie mieux en harmonie avec certains accents du psalmiste que ce n'était le cas dans le recueil de psaumes en allemand: « La mélodie du psaume CXXX (*Aus tiefer Not*) sur les paroles de Luther, nous frappe au premier moment. Elle est en majeur et ne semble pas correspondre tout à fait au sentiment exprimé par les paroles... Elle est intéressante par son rythme. Calvin l'avait choisie, avec assez de discernement, pour le psaume CXIII.: *Sus, louez Dieu!* »

¹ Le seul exemplaire connu appartenait à la bibliothèque de feu M. Strœhlin Une 3^e édition strasbourgeoise, faite en 1545 par le second successeur de Calvin, Garnier, porte: « Jehan Calvin à tous chrestiens et amateurs de la Parole de Dieu », formule qui remonte évidemment à la première édition, faite par Calvin lui-même.

² Ms. conservé aux archives de S. Thomas.

Bucer avait demandé qu'un certain ordre fût adopté partout pour les cérémonies dès 1534. En 1539, peu avant l'arrivée de Calvin à Strasbourg, parut, par les soins de Capiton, l'imprimeur, le *Psalter mit aller Kirchenübung die man zu Strasburg pflegt zu singen*. M. Erichson a démontré quelles ressemblances relient cette œuvre inspirée par Bucer à la liturgie de Calvin. Celui-ci ne paraît avoir jamais bien su l'allemand, tandis que Bucer semble avoir écrit en français (par exemple la lettre aux Genevois annonçant le retour de Calvin en 1540). Le latin était sans doute la langue que les réformateurs employaient couramment entre eux. Calvin se sera fait traduire et expliquer les diverses parties des services célébrés en allemand dans les églises de Strasbourg; il connaissait par expérience personnelle la « *Manière et façon* » de Farel de 1533. Dans la liturgie française de Strasbourg il y a trois parties : la « façon d'espouser », presque textuellement empruntée à Farel, — mais celui-ci avait lui-même imité une première liturgie strasbourgeoise¹ —; la « façon d'administrer le baptême » est l'œuvre propre de Calvin²; la liturgie du culte dominical suit, dans ses lignes principales, l'ordre de la messe romaine et du service strasbourgeois, mais point du tout servilement; Calvin, dans ses adieux à ses collègues, dira : « Quant aux prières des dimanches, je pris la forme de Strasbourg et empruntai la plus grande partie »³. Mais dans la confession des péchés, par exemple, on reconnaît la griffe de l'écrivain et du penseur. C'est plus majestueux et plus clair que les textes précédents. C'est bien une liturgie « à la française ».

La confession des péchés a été conservée jusqu'à nos jours presque intégralement dans les Eglises réformées en France, comme la plus belle paraphrase du *Confiteor*. La liturgie luthérienne n'a pas conservé cet élément, ni l'absolution — à laquelle Calvin, à regret, devra renoncer quand il retournera à Genève. Le fait que le pasteur monte en chaire pour la seconde partie du service seulement, et le chant du décalogue par l'assemblée entière, sont aussi caractéristiques du culte institué par Calvin en 1539. Il faisait chanter le *Credo* comme cela se pratiquait dans les autres églises de Strasbourg. Ce culte français librement organisé par Calvin se terminait par une prière générale d'intercession et une paraphrase de l'oraison dominicale qui ont disparu

¹ Un ms. de Schwarz avait été imprimé en 1525. Une réimpression faite à Berne avait été donnée 1528 à Farel qui l'apporta à Genève. Cet ordre de service fut donc rapporté par Calvin au lieu d'où il était parti (ERICHSON, *Monatschrift für Gottesdienst*, 1900).

² « Je fus contrainct de faire le formulaire du baptesme » (*Opera*, IX, 894).

³ *Opera*, IX, 894.

à Genève. Enfin Calvin tenait beaucoup à ce que les fidèles, pour prier, se missent à *genoux*, tradition « tellement humaine qu'elle est aussi divine », déclare l'*Institution chrétienne*. L'oblation ou quête avait elle-même, aux yeux du réformateur, la signification précieuse d'une offrande que le donateur fait de tout son être à Dieu. Ainsi chaque détail avait sa valeur et devait concourir au but général, qui est l'édification de chaque assistant et de l'assemblée tout entière¹.

Un tel culte ressemble, en somme, plutôt à celui que M. le pasteur Bersier établit à Paris trois siècles et demi plus tard, et au culte anglican (dans la forme *low church*, non dans le retour servile au catholicisme romain que marque la forme *high church*). Cela s'explique aisément: les idées de Bucer transportées par lui à Cambridge ont influé sur la rédaction du *Book of common prayer*; d'autre part, l'un des successeurs de Calvin à Strasbourg, Valerand Poulain, lui aussi passé en Angleterre, a publié pour l'Eglise de Glastonbury une réédition de la liturgie française. Dans la dédicace à Edouard VI il vante les « excellents usages » observés à Strasbourg².

Pierre Martyr en avait, de même, dit grand bien aux Anglais³.

Le succès que l'Eglise de l'Etoile avait à Paris au XIX^e siècle auprès de non-protestants, pendant le ministère d'Eugène Bersier, on s'imagine aisément que l'Eglise française l'obtenait à Strasbourg auprès des Strasbourgeois et auprès de réfugiés non-français, pendant le ministère de Jean Calvin, grâce non seulement à ses prédications, mais à l'ensemble de cette liturgie et de ces beaux chants.

Ainsi c'est de Strasbourg, de l'Eglise française, de l'esprit de Calvin, qu'est sortie la substance du service divin par lequel

¹ Voici comment le culte était célébré quatre ans après le départ de Calvin:

« On chante une pseaulme devant la prédication et l'autre après; la première que on chante che sont les dix commandements bien traduiz Chela faict, le ministre se met à genoul devant une table de boys faicte à la manière d'ung autel, lequel n'est point paré sinoncq quant on celebre la sainte cene de nostre Seigneur Jesus Christ, laquelle se celebre tous les quinze jours; alors ledict autel n'est paré sinoncq a tout une blanche nape sans avoir aultre parement dessus comme des chandelles ou aultres bagaiges. Ledict autel est mis quasy au milieu de l'Eglise là ou le ministre est, la face envers le peuple, faisant prieres pour le peuple en langue maternelle hault et cler, que chascun l'entend; l'oraison accomplie il monte en la chaiera et faict la prédication, laquelle dure depuis sept heures et demie jusqu'à neuf heures ». (Lettre d'un étudiant à ses cousines à Lille vers 1545; ERICHSON *l'Egl. fr.*, p. 22).

² *Ordre de prières et ministère ecclésiastique*, etc.

³ *Loci communes*, lettre à Hopper, 11 nov. 1550.

aujourd'hui encore, en français et en anglais, et dans toutes les langues où sont traduites les liturgies réformée et anglicane, des millions d'âmes sont édifiées jusqu'aux extrémités du monde.

Dans son œuvre liturgique strasbourgeoise, conservatrice et progressiste à la fois, Calvin est donc resté fidèle au principe qu'il avait posé les années précédentes à Genève¹ : « Il est indigne de nous d'introduire dans les choses où le Seigneur nous a laissé l'usage de notre liberté pour le plus grand bien de l'édification une conformité servile qui n'édifie pas. L'édification, voilà le but auquel doit tendre toute notre sollicitude. » Si Farel et Calvin ont refusé à Genève de donner la Sainte Cène à la façon bernoise, et de baptiser au baptistère, c'est parce que les gens étaient trop attachés à des pratiques extérieures; Farel et Calvin voulaient n'admettre que les fidèles montrant leur compréhension du sens spirituel, mais ils déclarent n'avoir aucun parti pris contre les cérémonies en elles-mêmes; de Strasbourg, en avril 1539, Calvin écrit à Farel que Luther a gardé trop de cérémonies inutiles; mais ces *observatiunculae* ne doivent pas devenir une cause de sérieux dissentiment. En prenant les éléments qui lui semblent édifiants dans l'ancien office catholique et dans le nouveau culte strasbourgeois, en les complétant de son mieux, Calvin, par sa liturgie comme par sa correspondance, se montre constamment disposé à s'accommoder aux usages reçus, pourvu qu'ils ne soient pas contraires à la Parole de Dieu et puissent concourir à l'édification de quelques assistants. Quelle différence entre cette attitude et l'intransigeance, la sécheresse qu'on prête d'ordinaire aux actes et aux pensées du réformateur! S'il est devenu parfois intransigeant et sec à Genève, il ne l'était guère à Strasbourg!

Pour l'instruction des enfants il est probable que Calvin avait institué ce que décrit un assistant quatre ans après :

« La seconde prédication se fait à onze heures jusqu'à douze, à laquelle chascun y amaine ses petits enfantz, comme de sept, huit, neuf et dix ans, lesquels enfantz tant filles que filz sont interrogés par le ministre, après la prédication, touchant leur foy; il faut que les dictz enfantz recitent le Pater noster, les deux Credo, et après le reciter par le menu, les demandes que le ministre fait, et quelle chose ils entendent en disant « Nostre père qui est es cieulx »; mais che n'est point la première interrogation, ains est de savoir s'il sont cristiens; ils respondent que ouy; il leur demandent « par quel moien »; ils disent « par le baptesme », et ainsy de tous les aultres pointz; il fault qu'il respondent comme est escript au catéchisme. Il ne sont point interroguetz tous ensemble, mais l'ung après l'autre; le ministre prend et choisy ceulx lesquels lui semblent les plus ignorants². »

¹ *Préface du catéchisme latin*, Bâle, 1538.

² Lettre d'un étudiant wallon vers 1545 à ses cousines de Lille, (ERICHSON, *L'Eglise fr.*, p. 23).

Cure d'âme, évangélisation, etc.

Après avoir montré Calvin célébrant le culte public, on aimerait le suivre dans ses visites aux réfugiés à travers les différents quartiers, dans les ruelles étroites ou le long des canaux, là où les réfugiés se groupaient peut-être déjà dans ce qu'on appela plus tard la *Petite France*. Calvin se faisait une idée tragique de la responsabilité des pasteurs : « Dieu leur a fait un honneur souverain, leur ayant commis la charge des âmes qui lui sont tant précieuses. » S'il ne s'en acquitte pas, le pasteur est « comme une sentinelle quittant le lieu qui luy estoit ordonné, et le livrant entre les mains des ennemis ». Ainsi s'exprimait Calvin quelques mois avant d'arriver à Strasbourg¹.

Aux réfugiés français, picards comme lui, ou autres hommes du Nord (de l'Artois, des Flandres) se joindront bientôt, comme membres de l'Eglise primitivement toute « française », des réfugiés d'autre pays, Italiens notamment (Calvin en a vu à Ferrare).

Parmi les gentilshommes comme parmi les ouvriers il y a des gens sans ressources. La caisse de l'Eglise n'est guère remplie, celle de Calvin non plus. Cependant il assiste de son mieux les malheureux. Et il arrive qu'il se fasse voler. Certain étudiant nommé Alberge lui emprunte 20 batz (environ 3 fr. d'avant-guerre), et laisse en gage un panier soi-disant rempli d'objets de valeur. Quelques mois plus tard, il revient, sans rembourser le prêt, et transporte le panier chez Bucer. Un an passe encore. Calvin finit par ouvrir ce dépôt en présence de Sturm, et il raconte gaiement ce qu'ils ont découvert : « Pommes gâtées, vieilles défroques, livres déchirés, lettres dérobées »². Au cours de ses absences Calvin recommande aux diacres de s'occuper des indigents et malades, dont le sort l'inquiète³.

Le pasteur ne conserve pas seulement, il conquiert. Calvin évangélise non pas tant les catholiques que les dissidents, anabaptistes surtout. Plusieurs l'ont connu à Genève : entre autres Stordeur, doit il épousera la veuve.

Il y a aussi, naguère rencontré à Genève, un ancien prieur de Sorbonne, protégé de Marguerite de Navarre, Pierre Caroli, redevenu catholique en 1538, redevenu protestant en 1539 : nouvelle qui cause une grande joie à Calvin. Il se lève de table, court porter la lettre à Bucer. Caroli arrive avec une recomman-

¹ *Catéchisme* de 1538, préface latine (*Opera*. XL, p. 98, traduction de 1561).

² Lettre du 14 mars 1542, *Opera*, XI, 381.

³ « Je suis très perplexe de savoir comment les pauvres seront secourus » (lettre du 14 déc. 1540).

dation de Grynée, professeur bâlois, qui fait allusion aux sentiments patriotiques de Calvin : « Tu sais quels liens forts et doux crée la communauté de race, de langue, de patrie. Chez nous (en Suisse), Caroli se sent un étranger; chez toi il sera comme un frère. » La petite Eglise de Strasbourg, au loin, attirait comme un coin de France¹. Une discussion théologique avec Caroli agite fort Calvin. Il va chez Sturm, prend rendez-vous avec Caroli chez Zell. « Là, confesse-t-il ensuite, j'ai péché gravement, car je n'ai pas su garder la mesure. Je me suis élancé hors de la salle, Bucer m'a suivi, calmé. Mais rentré chez moi je n'ai trouvé de consolation que dans les gémissements et les larmes. » « Fatigué et même brisé », il se désole de n'avoir pas su mieux contribuer au bien de son adversaire².

Toute sa vie Calvin restera tel que le décrit Bèze : « de nature véhémement, fort prompte à s'émouvoir. » Mais les accès de sensibilité excessive étaient rares dans sa jeunesse; il n'était pas alors, comme il le sera vers la fin de sa vie, remarque Bèze, « rendu chagrin et difficile » par les soucis et les maladies.

Déjà il s'inquiète au sujet de beaucoup de gens : des Genevois, des Messins auxquels dès 1538 il envoie ses premiers psaumes³.

Son ancien maître Mathieu Cordier l'avertit — avec raison, il le reconnaît — de ne pas s'occuper de trop de choses étrangères à l'office d'un pasteur. Ceci à propos d'un comte de Furstemberg, naguère au service de François I^{er}. On a attribué à Calvin une déclaration juridique⁴ touchant une querelle du comte avec Sébastien Vogelspergen. La correspondance de Calvin indique plutôt le regret de se trouver mêlé à cette affaire : « Le chevelu — *cometa* : calembour sur le comte qui étale une chevelure de comète — m'a retenu toute la journée. Rien de plus désagréable que de perdre ainsi son temps ! ».

¹ HERMINJARD, VI, 35.

² HERMINJARD, VI, 52.

³ A Farel, 19 déc. 1538.

⁴ Du 15 septembre 1539.

Hors Strasbourg. — Activité diplomatique dans les assemblées interecclésiastiques et internationales (1539-1541).

Dès 1539, Calvin a été appelé à sortir de Strasbourg, pour assister au « colloque » de Francfort. Entre deux guerres de l'empereur et du roi de France, catholiques et protestants de l'Empire essaient de trouver un terrain d'entente religieuse, de préparer (idée chère à Bucer) le concile universel qui mettra fin au schisme en conservant le bénéfice d'une réforme doctrinale et morale. Après l'entrevue de Charles-Quint et François 1^{er} (mi-juillet 1538) quatre colloques se réunissent en trois ans. Calvin y prend une part de plus en plus importante. Quand se réunit le premier colloque, nul ne pense à l'envoyer à Leipzig; six semaines plus tard il se rend à Francfort, pour huit jours seulement, à titre officieux, comme malgré lui (toujours même trait de caractère); c'est pour rendre service à ses compatriotes et coreligionnaires (même désir qu'exprimait déjà son épître au roi en 1535).

Comme cinq mois plus tôt, en quittant Bâle, il part de Strasbourg troublé (*tumultuarius*), brusquement (*in subitis consiliis*), sur les instances de Bucer en accord avec Jean Sturm:

« Bucer m'ayant écrit qu'il n'avait rien pu faire pour nos frères [de France], un ardent désir me saisit aussitôt d'aller jusque là, en partie pour que ce qui se rapporte au salut de nos frères ne fût pas négligemment traité, en partie pour parler avec Philippe de la religion et de l'ordre de l'Eglise. Jean Sturm et autres hommes excellents devaient être mes compagnons » ¹.

Voilà donc cet homme de trente ans dans un milieu tout nouveau pour lui, parmi tous ces théologiens, diplomates et personnages politiques allemands. Il n'avait nulle envie d'y aller.

« Combien que je continuasse à être semblable à moy mesme, c'est à savoir de ne vouloir point aparostre ou suyvre les grandes assemblées, je ne sçais toutefois comment on me mena comme par force aux journées impériales où il me fallut trouver en la compagnie de beaucoup de gens » ².

Nous ne l'y suivrons pas. Disons seulement qu'à Francfort il fit la connaissance de Melanchthon avec lequel il est si bien fait pour s'entendre ³. Ils suivent la même politique modérée; ils

¹ 16 mars 1539 (*Opera*, X^b, p. 322).

² Préface au *Commentaire sur les psaumes*.

³ Le 18 octobre 1539 Calvin dans la dédicace des *Commentaire sur l'ép. aux Romains* déclare qu'aucun commentateur ne surpasse Melanchthon « pour la science, l'application, la dextérité ». Celui-ci, de son côté, écrit à Calvin le 11 février 1540: « Je t'aime de tout mon cœur » (*Opera*, XI, 17).

regrettent que certains luthériens et zwingliens restent ennemis des concessions réciproques.

Simple assistant à Francfort, Calvin est six mois plus tard délégué officiellement à Haguenau, adjoint à Bucer et Capiton (mi-juillet 1540). Il juge sévèrement Baif, envoyé de François I^{er} : « Il n'entend rien en notre cause »². Cependant le prélat diplomate apprécie fort le pasteur humaniste. Celui-ci met son influence croissante au service de son pays, surtout de son église. « Je me fais violence, écrit-il à Farel, je m'insinue dans la familiarité de ceux grâce auxquels j'espère pouvoir aider nos frères en quelque mesure »¹.

Il remet à Sleidan une lettre pour Marguerite de Valois. La princesse répond : « Le roi est merveilleusement satisfait des bons services que vous et les autres lui faites par delà ; desquels il est bien averti. Je vous prie aussi continuer à faire le service au roi que vous avez fait jusqu'ici. » C'est donc une sorte de mission officieuse que, fidèle sujet, Calvin remplit au nom du roi de France auprès de l'empereur et des protestants allemands.

En octobre, nouveau départ. Cette fois, pour plus de trois mois, et pour une mission tout officielle. De Worms, Jacques Sturm écrit que le Conseil doit envoyer au colloque Bucer, Capiton *et Calvin* « parce qu'il a beaucoup lu les Pères ». « Le caractère de Calvin plaisait à Sturm, écrira le recteur, parce que la ville pouvait être très honorée d'avoir un tel serviteur ». Calvin et le recteur sont à Worms représentants du duc de Lunebourg. Au dire de Bèze, après avoir entendu discuter Calvin, Melanchthon l'appelle « le théologien, par singulier honneur ». Au milieu de ces graves controverses Calvin se délasse un jour en composant des vers latins (publiés plus tard : *Epinicion Christo cantatum*). Sur ces instances, Calvin accompagne encore les députés strasbourgeois lorsque le colloque est transféré à Ratisbonne. Sortant de la vallée du Rhin qu'il n'avait jamais dépassée, il va en char jusqu'à Ulm, par un grand froid, en 5 jours, puis descend le Danube en radeau. « Je suis entraîné

¹ 9 juin 1541. Au point de vue politique un historien catholique, Pastor accuse Calvin d'avoir, à Haguenau, travaillé avec succès contre la paix intérieure de l'Allemagne dans l'intérêt de la couronne française (*Kirchliche Reunionsbestrebungen*, p. 194). Assertion sans preuves, mais qui n'est pas pour nous déplaire, paraissant conforme au patriotiques sentiments que Calvin conservera toujours aussi vifs au fond de son cœur.

bien malgré moi » : « Invitissimus trahor »¹; le même mot toujours, au superlatif : Calvin vient de se marier.

Cette fois il trouve que ses collègues sont prêts à trop de concessions : « Il faut que la vérité soit conservée pure et claire, sans être obscurcie par mensonge ni corrompue par gloses ambiguës ». La pensée de Calvin s'est affermie. Melanchthon est de plus en plus sous le charme du génie de Calvin : « *Delectatur magnopere ejus ingenio* »². Il veut des précisions. Plusieurs fois les théologiens protestants le chargent d'être leur porte-parole, le « prolocuteur », dans les conférences avec les catholiques.

Mais ces missions à l'extérieur ne lui font pas oublier son petit troupeau. Il avait annoncé qu'il prêcherait à Strasbourg pour la foire. Elle commençait le 26 juin. Le 25 il est de retour.

Ainsi d'année en année à Strasbourg, et au dehors de colloque en colloque, son autorité a grandi. « Les protestants peuvent se servir de lui parmi les vétérans »³, estime Melanchthon après Ratisbonne. Son horizon dépasse les limites des pays où il a vécu. En juin 1540, il donne à un frère de Bohême une lettre destinée à tous, car cette forme de message lui paraît moins prétentieuse : il n'a aucun mandat pour s'adresser à l'ensemble de la communauté, et cependant il tient à leur dire qu'il se sent uni à eux par la foi, et à les encourager.

Cette activité, il y a persévéré au milieu de terribles luttes de conscience, car les Genevois faisaient, pour le rappeler, des efforts qui finirent par être couronnés de succès.

Avant son départ, il reste à le montrer dans sa vie privée : collègue, hôte, ami, frère, époux. Ce sera l'objet d'un dernier chapitre.

¹ A Farel, 19 février 1541.

² Bedrot à Bullinger, 20 avril 1541.

³ Bedrot, *ubi supra*. En 1541, Calvin a publié son rapport sur les *Actes de la journée impériale tenue en la cité de Regespourg autrement dicte Ratisbonne*.

IV

Calvin, homme privé

Nous l'avons vu en rapport avec ses collègues, tous plus âgés. Ce que Farel était pour lui à Genève, Bucer le devint à Strasbourg, conseiller parfois sévère, toujours affectueux. Devant lui Calvin s'humilie de ses mouvements d'impatience: « Je n'ai pas encore dompté ma bête féroce, quoique j'aie fait certainement quelque progrès »¹.

Une lettre de son ami, reçue au loin, lui fait plaisir extrême: « C'était au moment du repas; j'ai ressenti une telle joie que je ne me rappelle pas avoir vu briller une heure plus heureuse pendant ces trois derniers mois. » Or la lettre renfermait quelques reproches, justes d'ailleurs: « Ce fut comme si j'étais fouetté; toute la nuit je me suis agité sur mon lit. Pendant trois jours je n'ai pas été moi-même. » (Quel tempérament sensible et passionné!) Bucer lui rend pareille affection; il lui écrit: « Tu es mon cœur, mon âme »²!

Tel autre, le vieux Zell par exemple, un peu difficile de caractère, était moins bienveillant à l'égard du jeune collègue français. Celui-ci n'en restait pas moins déferent et respectueux³.

Tel autre n'était pas un aigle. Calvin expose à Farel l'attitude indulgente qui lui paraît convenable: « Pourvu que les pasteurs remplissent en quelque mesure leur charge, il faut agir chrétiennement à leur égard »⁴.

A des collaborateurs plus jeunes il donne fraternellement les conseils de sa propre expérience. A Nicolas Parent, diacre puis suffragant, il dit: « Tempère autant que possible la rudesse de la décision par la douceur du langage »⁵. Aux Vaudois il souhaite de « ne pas lutter d'obstination avec les ours » (Bernois), au sujet de « petites cérémonies » (*ceremoniolæ*). « Libres à l'égard de tout, nous serons les serviteurs de la paix et de la concorde »⁶.

¹ Cité par BAUDOIN, *Responsio altera*, 1562, p. 11 et 41.

² Lettre du 6 octobre 1542; quand Calvin a quitté Strasbourg il prie Bucer de lui continuer ses avis: « Si sur un point quelconque je ne réponds pas à votre espoir, tu sais que je suis en ta puissance. Avertis, châtie, fais tout ce qui est permis à un père vis-à-vis de son fils » (lettre du 15 octobre 1541).

³ Lettre du 14 décembre 1540 au diacre Parent: « Matth. [c'est très probablement Zell] ne souffre pas facilement qu'on le reprenne... Ne poursuivons pas plus loin le droit de notre Eglise ».

⁴ Lettre du 24 octobre.

⁵ 14 décembre 1540.

⁶ A Farel, 24 octobre 1538.

Cet esprit dirige sa conduite à l'extérieur et dans sa propre maison. Vie bien différente de celle que plus tard les circonstances lui imposeront à Genève: il les subira encore malgré lui — *invitus, invitissimus*.

A Strasbourg il voit se presser autour d'un maître à peine plus âgé qu'eux les élèves dont plusieurs sont fils d'autres réformateurs: Zwingli, Ecolampade, Hédion; il y a aussi Marbach, venu de Souabe à dix-huit ans. Il reviendra comme pasteur battre en brèche l'œuvre de Bucer et de Calvin, à leur grande douleur¹.

Professeur aimé de ses élèves — l'un d'eux signe: *tui amatissimus* —, Calvin les aime aussi. Il admire l'ardeur pour l'étude que manifestent beaucoup d'entre eux: de l'un il écrit: «*Totus ardet*»².

De même, en amitié, il n'est pas seulement fidèle, mais passionné. « Tu connais », rappelle-t-il à Viret, « la tendresse, ou, pour mieux dire, la molesse³ de mon cœur. » Il souffre atrocement lorsqu'il faut rompre avec un ami: ainsi, après six ans d'intimité, avec du Tillet, ancien curé qui a reçu Calvin près d'Angoulême, l'a suivi à Strasbourg lors de son premier voyage, à Genève pendant son premier séjour, et l'a souvent aidé de ses deniers: mais Calvin est soulagé lorsqu'il peut se passer de ces avances. Du Tillet redevient catholique; alors Calvin souffre et de cette apostasie et de la façon distante et acerbe avec laquelle son ancien ami le critique désormais.

Après cette rupture, l'intimité s'accrut entre Calvin et le recteur Sturm⁴, mais la première place dans son cœur est pour un compatriote qui était un collègue: Claude Feray, jeune helléniste qui suppléa le professeur Bédrot en 1541. « Quel ami sûr et fidèle il a été pour moi pendant ces deux années, lui qui m'a soutenu au milieu de tant d'ennuis; c'était presque un frère. J'ai tant besoin d'un bon conseiller qui ne me quitte jamais »⁵ ! Feray meurt de la peste et Calvin s'afflige: « Dieu en me l'enlevant a voulu châtier mes péchés ! »

¹ Alors Calvin lui écrira: « Il m'est pénible de voir répudier la doctrine que j'ai professée naguère tant dans l'école que dans l'église » (25 août 1554).

² 13 mai 1540 (*Opera*, XI, 42).

³ Mollitiem potius (*Opera*, XIII, 231).

⁴ Sur le titre de la 3^e édition de l'*Institution* (Strasbourg, 1543), Jean Sturm qualifie l'auteur *homo acutissimo judicio summaque doctrina et egregia memoria, scriptor varius, copiosus, purus*.

⁵ *Opera*, XI, 175.

La situation pécuniaire.

La vie matérielle fut d'abord difficile, jamais facile, pour Calvin à Strasbourg.

Sans traitement pendant les neuf premiers mois, il reçoit, à partir de mai 1539, 52 florins pour une première année. Puis les scolarkes ont voulu l'augmenter. « Ils m'ont conféré une prébende de 100 florins, à condition de renoncer à ce que j'avais. Le chapitre des chanoines a objecté le droit de présentation de l'empereur : prétexte pour nous exclure. Je ne suis donc pas devenu plus riche. » M. Schmidt pense qu'il s'agit d'une prébende vicariale à Saint-Thomas¹, M. Doumergue d'une prébende à la cathédrale². En 1546, en effet, Calvin enverra une procuration « pour résigner la chapellenie dite de Saint-Pierre, sous la crypte de la principale église³ ». A son départ, les scolarkes n'ont pas pu le décider à retenir de cette prébende « la valeur d'un denier ». Le traitement d'un an, confessait Calvin à Farel en 1541, après son mariage, suffit à peine pour nous faire vivre huit mois, « mais c'est ma faute si je suis dans cet état ».

Calvin, au début, a vécu dans la gêne (*pænuria*)⁴. Ses amis s'en inquiètent. Le pasteur de Thonon, informé par Farel, répond : « J'ai non sans peine extorqué ces 10 couronnes à notre économe [bernois] comme secours à notre pieux Calvin. » Il était, au témoignage de Bèze, « tout éloigné de la cupidité des biens de ce monde »⁵. Ayant renoncé à ses bénéfices de Noyon, il reste sans revenu fixe; cependant, il trouve moyen de prêter à de plus pauvres que lui. Mais il raconte à mainte reprise qu'on ne se pressait pas de rembourser⁶. « Pour le moment (fin mars 1539) je suis dans une situation à ne pouvoir pas payer un as. Il faut cependant que je vive de ce que j'ai, si je ne veux pas tomber à la charge de mes frères. »

« Ce qu'il a », c'est peu de chose : avec son frère il vient d'hériter d'Olivétan la moitié de ses biens, mais ils ont voulu partager avec une jeune fille neuchâteloise à laquelle leur cousin était plus ou moins fiancé. Et l'héritage consistait surtout en

¹ Sturm, p. 48.

² J. Calvin, II, 456.

³ 21 Janvier 1546 (*Opera*, XII, 262).

⁴ Lettre de Fabri, de Thonon, 8 mai 1539.

⁵ *Opera*, XXI, 64.

⁶ Lettre du 25 septembre 1539 : un pasteur du Chablais tarde à rembourser un petit prêt (*pecuniola*) : « Il n'ignore pas mon état de gêne (*inopiam*) ! » (HERMINJARD, VI, 32).

livres. Calvin les vend, ainsi que ses propres ouvrages. Il a compté sur cette ressource dès son arrivée : « Ma nourriture ne me coûte rien. Aux nécessités qui sont outre la bouche, pourvoira l'argent des livres. » Son imprimeur Rihel lui avance de quoi fournir aux dépenses extraordinaires.

« J'ai décidé, écrit-il à Farel (avril 1539), de ne pas user de ta bonté ni de celle d'autres amis, à moins d'y être poussé par la plus grande nécessité. Wendelin, le typographe auquel j'ai confié l'impression de notre petit livre [est-ce le *psautier*?], me donnera de quoi suffire aux dépenses extraordinaires. Avec mes livres qui sont encore à Genève il y aura de quoi satisfaire mon hôte jusqu'à l'hiver. Pour l'avenir le Seigneur y pourvoira »¹.

Il charge Farel de faire vendre « un tonneau » de livres qu'on enverra de Genève à Neuchâtel². « Ne les cède pas à moins de 10 batz (environ 9 fr. d'avant-guerre), à moins qu'on n'en prenne un grand nombre. En ce cas tu peux les laisser à 8 »³.

La maison et la maisonnée.

Calvin a d'abord été logé et nourri chez Bucer, dans sa maison de la *rue des Chevaux* (aujourd'hui 3, rue Salzmann). Il a ensuite occupé une maison appartenant probablement, dans le même quartier, au même propriétaire — le chapitre de Saint-Thomas. Cette demeure était assez grande, car elle abrite des hôtes nombreux : les uns payant pension, les autres plus ou moins gratuitement (des étudiants boursiers qui ont parfois grand faim : *valde esuriunt*)⁴.

Où était située cette maison? D'après une tradition que m'a communiquée en 1924 un pasteur strasbourgeois, membre du chapitre de Saint-Thomas, c'était dans la rue du Bouclier. Serait-ce la maison même qui sert encore de presbytère au pasteur de l'église réformée, 2, rue du Bouclier, à l'angle de la rue de la Monnaie, à côté du temple édifié en 1789? Dans le grenier, sur une dalle, j'ai lu la date de 1531. Le jardinet situé derrière le temple touche à celui de la maison où habita Bucer. Et de la rue du Bouclier on va en quelques pas à la rue Salzmann par la rue de la Monnaie au sud, ou la ruelle des Hanneçons au nord.

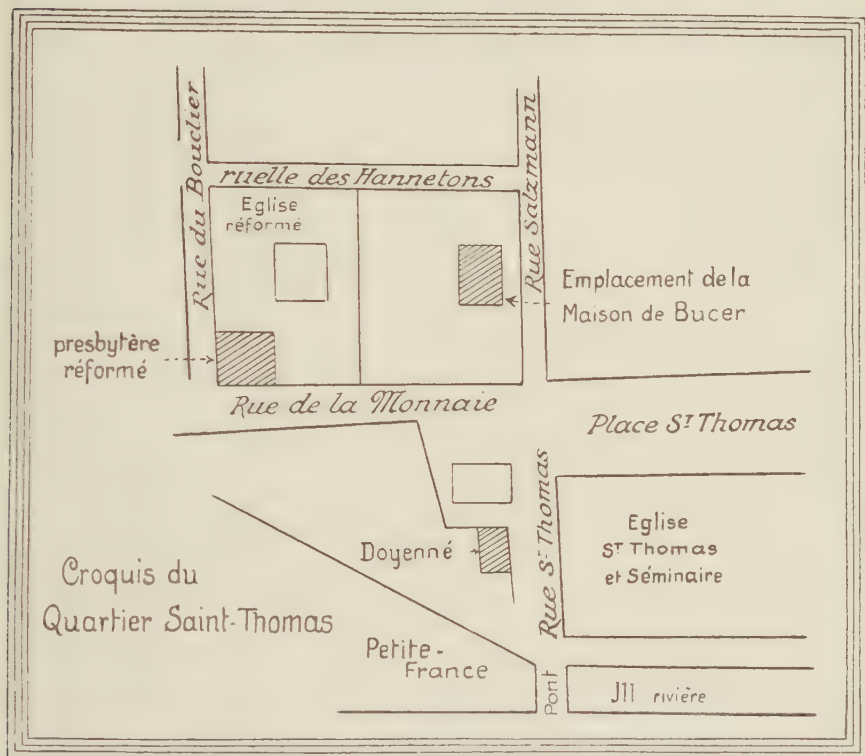
¹ *Opera*, Xb, p. 339.

² Ce libraire *Michel* est peut-être *du Bois* qui imprima la *Réponse à Sadolet* en mars 1540 (*France prof.*, 2^e éd., III, 575).

³ *Opera* XI, 63, 27 juillet 1540.

⁴ Lettre du 21 juin 1540.

Au rez-de-chaussée il y a naturellement un poêle dans une assez vaste salle où se tiennent les domestiques. L'un des serviteurs de Calvin est un Français compatriote de Castellion et en relations avec celui-ci, Jean Chevant¹. Ce rez-de-chaussée est souvent encombré de visiteurs gênants, tels que, certain jour d'hiver en 1540², les soldats du comte de Furstenberg³, au milieu desquels le maître de céans vient s'asseoir familièrement.



Pourtant, n'entre pas qui veut. Calvin met à la porte certain prêtre indigne, ami de Caroli, qui s'est introduit on ne sait

¹ CASTELLION, *Defensio adversus libellum*, etc., 1578. p. 26.

² Calvin à Farel, 10 janvier 1540.

³ Le comte Guillaume de Fürstenberg possédait à Strasbourg une maison rue des Pucelles (Jungfrauengasse), « serrant » celle où été logé l'étudiant wallon dont M. Erichson a publié une lettre de 1545 (*l'Eglise française*, p. 19). Les réformés français se réunirent parfois rue des Pucelles dans « la maison habitée vers le milieu du XVII^e siècle par le greffier Salzman », mais M. Erichson (p. 62) ne dit pas à quelle époque.

comment : « Je ne l'ai pas jugé digne d'un salut ni d'un regard; nos demeures ne sont pas ouvertes à qui a été chassé de l'Eglise de Dieu! »¹.

Mais une fois admis, quelle hospitalité! Le maître de maison qui a trente ans écrit : « J'ai soin de ceux qui seront après nous comme si j'étais déjà vieil »².

Tel hôte est un ancien dominicain devenu pasteur, expulsé du couvent de Metz à vingt-deux ans, en qui Calvin voit — àvec raison — un successeur éventuel: Pierre Brully³; tel autre ne fait que passer une semaine : ainsi Castellion; plus tard, au cours de fâcheux dissentiments, il rappellera à son hôte strasbourgeois qu'ils s'étaient quittés en bons termes. Quand la peste a décimé les pensionnaires de Calvin⁴, on est venu prier Castellion de faire héberger ailleurs les survivants : « Moi qui pour toi aurais tout fait, je cédaï mon lit pour les malades »⁵.

Avec quelle douleur Calvin écrit alors au père d'une des victimes, Louis de Richebourg : « Je l'aimais comme un fils. Il m'honorait comme un second père. Eperdu et confus, pour plusieurs jours je ne pouvais rien faire, sinon pleurer. Ne pensons point qu'il soit déchu étant encore en fleur : vu qu'en la présence du Seigneur il était venu à maturité ».

Fin 1538 quatre étudiants sont là ensemble: Mulot, Carmel, Henri, Humbert; ce dernier sans ressource. On fera des collectes. Les frais du logement sont de 5 batz par semaine. Mulot est venu de Montbéliard, attiré par la réputation de Calvin. Ce sont deux sensitifs : « Michel, remarque Calvin, redoute les moindres offenses (*offensiunculas*). Il est tout troublé pour rien. Ce péché n'est pas éloigné d'une grande vertu. On lui pardonne volontiers »⁶. Carmel a connu Calvin à Genève. Il a été sous-maître au Collège de Rive et vient compléter ses études. Farel serait impatient de voir ces jeunes recrues entrer dans la lice; Calvin préfère les former davantage : « Je n'ose rien faire à la légère, de peur d'introduire des ouvriers mal instruits et mal préparés. »

¹ A Farel, 27 octobre 1539 (HERMINJARD, VII, 56).

² 30 mars 1540.

³ A Farel, fin juillet 1541. Dès 1540 Calvin apprécie « ce jeune homme docte, pieux et modeste » et écrit : « apud me habitat » (à Farel, 13 août),

⁴ HERMINJARD, VII, 69. En 1511 avait paru à Strasbourg chez Math. Schürer un traité de 20 pages de Joh. WIDMAN intitulé : *Regimen gesetzt wie man sich in pestilentzischem Lufft halten soll*, rarissime opuscule dont un exemplaire se trouvait avec cinq autres traités sur la peste dans la bibliothèque du baron de Bethmann Paris, 1924, catalogue de la IV^e partie, n^o 74).

⁵ *Defensio*, etc. p. 27. HERMINJARD, VII, 56.

⁶ Lettre du 24 octobre 1538 (HERMINJARD. V, 167).

Deux élèves partis pour Montbéliard seront emprisonnés en route. C'est une école de martyrs que ce foyer de Calvin!

A l'automne 1539 on y trouve son frère, son ami Feray, huit autres personnes, dont trois jeunes gentilhommes¹. Vers novembre Castellion paraît, puis laisse la place à une dame du Verger accompagnant son fils². Elle a mauvais caractère et se dispute avec le frère de Calvin. Un beau jour il s'en va en jurant de ne plus revenir tant qu'elle sera là. Elle se transporte ailleurs³.

D'abord sans famille à Strasbourg, Calvin y a appris avec douleur la mort en Italie de son cousin Olivétan; la nouvelle parvint en janvier 1539. Il a bientôt été rejoint par son frère, qui l'avait accompagné à Genève. Antoine, d'abord destiné à l'état ecclésiastique, y a renoncé comme son frère aîné. Il apprit le métier de relieur⁴.

Les idées matrimoniales.

La correspondance de Calvin, à ma connaissance, ne renferme pas trace de préoccupations matrimoniales avant l'arrivée à Strasbourg. Elles apparaissent là sous l'influence de Bucer. Il considérait comme un devoir pour les prédicateurs évangéliques de se marier, afin d'affirmer leur rupture avec l'Eglise romaine. Tous les réformateurs n'ont pas vu aussi clair sur cette question que Bucer, et surtout Calvin. Par une réaction trop violente contre le célibat obligatoire, et par une interprétation trop littérale de l'Ancien Testament, où les patriarches ont plusieurs femmes, certains se demandèrent si, sans recommander la polygamie, on pouvait du moins, en certains cas, admettre la bigamie. Les fâcheux exemples de tels princes ont troublé la rectitude morale des conseillers auxquels ils demandent de légitimer leurs fautes. On connaît la scandaleuse affaire du landgrave. Luther et Melancthon et les prédicateurs de Hesse concluent: «L'Evangile n'a ni révoqué ni défendu ce qu'avait permis la loi

¹ Louis et Charles de Richebourg et le jeune Malherbe; un Breton (Jean Curie?), Eynard Pichon, Jacques Sorel, Robert de Louvat (cf. DOUMERGUE, II, p. 460).

² A Farel, fin septembre 1540 (*Opéra*, XI, 83).

³ Cette dame était probablement parente d'Eloi de Vergier, principal du collège de la Trinité à Lyon, qui devint ami de Calvin, et dont une cousine épousa Jean Michel, imprimeur à Genève au temps où Calvin était pasteur à Strasbourg, et encore un peu plus tard (1538-1544). Cf. DOUMERGUE, *J. Calvin*, II, p. 175).

⁴ *France prot.*, 2^e éd., II, 639.

mosaïque à l'égard du mariage»¹. Mais redoutant avec raison les funestes suites d'un exemple venu de si haut, ils conseillent de tenir le second mariage secret. Tout au contraire, le robuste bon sens du peuple strasbourgeois était nettement hostile à la bigamie. On jette à l'eau un anabaptiste bigame². Le magistrat, par la grande ordonnance de 1529, punit toute infraction à la fidélité conjugale. Les pasteurs donnent l'exemple d'une vie familiale irréprochable. Luther n'a osé se marier qu'en 1525 : à Strasbourg, dès 1523, le curé de Saint-Thomas a fait bénir son union par Zell, qui bientôt épouse Catherine Schütz, fille d'un jardinier. Bucer, ancien moine, s'est marié à une ancienne nonne. Il eut treize enfants de ce mariage. Veuf, il en contracta un second avec la veuve de Capiton; elle-même, en premières noces, avait été femme d'Eccolampade.

Juriste et moraliste plus intransigeant, Calvin a sur les questions matrimoniales un avis différent. Il désapprouve vivement le double mariage du landgrave qu'il qualifie « δυσγαμία plutôt que διγαμία » : vilaines noces plutôt que secondes noces. A peine arrivé à Strasbourg, il déclare qu'il ne faut pas prendre comme exemple normatif celui des patriarches : c'était une concession temporaire et regrettable à « l'avidité » de ces hommes primitifs³.

Calvin suit même l'interprétation donnée par les Pères pour un verset de S. Paul à Timothée : « L'apôtre indique ici une chasteté remarquable et rare, en disant qu'il faut élire des évêques mariés *une seule fois*. »

Il n'est pas partisan du second mariage d'un pasteur veuf, ni du mariage quasi-obligatoire des pasteurs. Toutefois, avec sa mesure coutumière à cette époque, il n'est pas non plus partisan du célibat obligatoire que recommandait tel autre collègue. Et à ce propos il ajoute :

« Moi qui parais si hostile au célibat, je ne suis pas encore marié. Me marierai-je jamais ? Je ne sais. Si je prends femme, ce sera pour pouvoir, affranchi de vains tracas, me consacrer au Seigneur »⁴.

Il prévoit donc qu'il se résignera à un mariage de raison, pour être déchargé des soucis de son ménage. Ce n'est pas le langage d'un homme au tempérament amoureux. Veuf, il confessa : « Le célibat ne me pesait pas autrefois; j'ai repris sans peine l'état de célibataire. »

¹ 10 décembre 1539.

² R. REUSS, *Histoire de Strasbourg*, p. 151.

³ A Antoine Piquet, 1^{er} octobre 1538.

⁴ Lettre sans date (*Opera*, Xb, 228).

Mais Bucer, dès les premiers mois, le presse de chercher femme à Strasbourg. Calvin correspond avec Farel, qui propose aussi une candidate : « La seule beauté qui m'attire est celle d'une femme pudique, vertueuse, point coquette, économe, patiente, capable de veiller sur ma santé. Celle que tu as en vue réalise-t-elle ces conditions ? Alors viens, de peur qu'un autre (Bucer apparemment) ne nous devance. Sinon, n'en parlons plus. » Et ils n'en parlent plus pendant dix mois. Puis, nouvelle lettre de Calvin : une famille strasbourgeoise lui fait des avances. Il les a écartées. « Cette jeune personne noble avait une dot au-dessus de ma condition. Elle ignore notre langue... Son frère me pressait. J'allais avoir la main forcée. Dieu m'a délivré. Je répondis que je ne ferais rien si la jeune fille ne promettait d'étudier notre langue. Elle demanda à réfléchir. » Pour se mettre à l'abri de ce côté, Calvin prend — pour la première fois — l'initiative ailleurs : « J'ai envoyé mon frère et un ami solliciter la main d'une autre. Si — ce que j'espère — elle consent, les noces auront lieu au plus tard le 10 mars (1540). » Il insiste pour que Farel vienne les bénir. Pourtant, le 29 mars, rien n'est encore décidé. La famille patricienne est revenue à sa charge. Calvin refuse, avec peine, « à des gens qui l'accablent d'une telle bienveillance ». L'autre jeune fille, attendue après Pâques, est-elle venue ? Nous ne savons. « Rien de nouveau » en mai¹.

Bucer et autres viennent à la rescousse. Au printemps, Calvin est fiancé. Mais nous apprenons ces fiançailles par le récit de leur rupture. En juin, lettre à Farel : « Je n'ai pas encore trouvé de femme, je ne sais si je dois continuer à chercher. Claude et mon frère m'avaient fiancé. Trois jours après leur retour des bruits sur cette jeune fille sont venus à mes oreilles ; ils m'on forcé à renvoyer mon frère pour me délier »².

Six semaines plus tard, brusque dénouement comme tant d'autres fois dans la vie de Calvin. Il venait d'avoir 31 ans.

Madame Calvin.

Le 17 août, une lettre indique qu'il s'est marié récemment. La bénédiction fut donnée sans doute par Farel, présent à Strasbourg vers le 10. A cette époque, les scolaires se préoccupent d'augmenter le traitement. A défaut de Farel, ce fut Bucer, s'il n'était déjà parti pour Worms, qui bénit cette union. Bèze se borne à dire : « Calvin se maria par le moyen et conseil de

¹ Lettre à Farel, 13 mai.

² 21 juin 1540.

M. Bucer », et parle de la femme « grave et honnête » avec laquelle il a vu Calvin vivre « toujours paisiblement ».

Farel n'est pas plus explicite : « Elle est probe, honnête, belle. » Plus tard Calvin fera cette oraison funèbre : « Femme d'un singulièrement bon exemple, excellente compagne. »

Idelette de Bure était veuve de Jean Stordeur, anabaptiste, tourneur de son métier, originaire de Liège, connu par Calvin dès Genève, converti par lui à Strasbourg¹. Un fils et une fillette nommée Judith, enfants de ce premier mariage, vinrent augmenter le nombre des habitants de la maisonnée : de 15 à 20 en tout, je pense, en y comprenant une dizaine de pensionnaires et deux ou trois domestiques.

Les nouveaux époux eurent une triste lune de miel. Tous deux tombent malades. « Une lourdeur de tête me prit : mal si familier chez moi que je ne m'en inquiétai guère ; mais le mardi, jour de prédication, j'eus grande difficulté à parler. » Il s'alite. « Je mouillais tout l'oreiller. » Mme Calvin à son tour frissonne de fièvre, a des vomissements, « elle peut à peine se soulever sur son lit ».

Puis Calvin part pour Worms, revient à mi-janvier 1541, repart pour un autre colloque, reste quatre mois à Ratisbonne.

La peste s'abat sur Strasbourg, tue ou disperse les hôtes de Calvin. Il est plein d'angoisse au loin. « Ma femme s'est retirée chez son frère². Jour et nuit je l'ai devant les yeux, restée sans conseil, puisqu'elle est loin de son mari. »

¹ Plusieurs personnes habitant Strasbourg en 1924 portent ce nom de Stordeur ; elles appartiennent à diverses branches d'une même famille ; l'une est une ancienne diaconesse dont le grand-père, Léonard Stordeur, est né à Strasbourg en 1802. D'après une tradition de famille ils seraient originaires de la Belgique (comme Jean au XVI^e siècle). Cf. A. REY, *Note sur l'origine liégeoise d'Idelette de Bure* (*Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme belge*, 1922, p. 111-120). A Liège et aux environs dès le XV^e siècle plusieurs demoiselles de Bure portent le prénom d'Idelette. RAHLENBECK, dans son livre sur *l'Eglise de Liège et la Révolution*, raconte que la mutinerie des *Rivageois* à Liège en 1531 fut provoquée par une famille Stordeur. L'un des fils, Jean, s'enfuit à l'étranger avec sa femme Idelette de Bure (cf. *Bull. hist. prot. fr.*, 1907, p. 224-226).

D'autre part, il y avait à Noyon une famille de Bures. Gérard était « notaire en la ville et prévôté royale dudict Noyon » en 1536 (cf. A. LEFRANC *Jeunesse de Calvin*, p. 191 et 205), et Bure est aussi une localité flamande.

Le fait que Calvin ne voulait pas épouser une femme de langue allemande semble exclure l'hypothèse d'après laquelle Idelette serait originaire d'une localité allemande Buren.

² Lambert de Bure, le jeune, qui avait en 1538 obtenu l'intervention en sa faveur du magistrat de Strasbourg et du prime palatin Frédéric auprès de l'évêque de Liège, et qui habitait Strasbourg ou les environs (*Bull. hist. prot. fr.* 1907, 230 et 1923, 61).

De retour, il ne passe plus que dix semaines à Strasbourg, repart pour Genève. Sa femme l'y suit bientôt et mourra peu d'années après.

On sait trop peu de chose d'Idelette Calvin pour que nous essayions de tracer un de ces portraits où d'autres biographes ont exercé leur imagination.

Quelles furent ses relations avec la femme de Bucer, précisément enlevée par la peste avec cinq de leurs enfants? Comment s'entendait-elle avec Mme Capiton, avec la fougueuse matrone Catherine Zell? nous ne savons. Son entrée coïncide avec le moment où il se détache de Strasbourg; nous n'avons pas à parler d'elle plus longuement ici.

Deux portraits.

Nous pouvons assez bien nous représenter les deux époux d'après les portraits qui nous ont été conservés. De Calvin il en existe un, précisément daté de cette époque (1540), pas très loin de Strasbourg; c'est à Hanau, dans la salle du Consistoire de l'église réformée; une copie appartient à l'église de Francfort. L'auteur est inconnu : ce n'est ni Holbein, ni le Titien, comme on l'a prétendu. Calvin nous apparaît coiffé du bonnet de docteur en velours noir, comme tout le costume, d'une élégante simplicité. Il a une collerette blanche, et des gants blancs qu'il tient dans la main gauche. L'index est dressé comme sur plusieurs portraits de Calvin plus âgé. Sur le chaton rouge d'une bague on lit peut-être 1541¹. La physionomie est fine, les traits sont délicats, les yeux vifs et cernés, regardant droit en face; les sourcils nettement arqués, le nez grand, la bouche mince, la barbe portée entière, assez peu fournie, mais très soignée, le menton moins proéminent que dans les tableaux ultérieurs, les pommettes un peu saillantes.

L'ensemble est sérieux et distingué. Ce n'est pas un pasteur campagnard, ni un professeur hirsute, mais plutôt un gentilhomme qui se présente aussi facilement à la cour de Ferrare ou de Ratisbonne, qu'au Convent des pasteurs ou dans une salle de cours à l'université².

¹ Plutôt que 1521. Voir E. DOUMERGUE, *Iconographie calvinienne*, Lausanne, 1909, planche I et page 19. La librairie Payot a bien voulu nous autoriser à reproduire ces portraits.

² Une gravure portant la date 1539 par erreur manifeste (car Calvin est beaucoup plus âgé) a été reproduite dans la *Revue alsacienne* de 1890, p. 486 : *«Johannes Calvinus, Strasburg zu finden, bey Johan Tscherning aufs Thomas Plan. Une médaille en argent, de date inconnue, représente Calvin à 33 ans*

Le portrait traditionnel d'Idelette de Bure¹, au musée de Douai, représente une personne plus élégante encore. Elle est aussi vêtue de velours, corsage sombre à boutons dorés, avec manches bouffantes et taille mince, ceinte d'une chaînette dorée. Dans les cheveux, un demi-cercle en argent retient un voile noir.

La collerette est haute, les manchettes en soie recouvertes de gaze blanche; c'est le costume d'une bourgeoise fort aisée. Les cheveux sont noirs, deux bandeaux pas très marqués, la bouche petite, les sourcils peu fournis et presque horizontaux sur des arcades sourcilières assez saillantes, le nez un peu relevé au bout, l'ovale du visage assez joli, mais l'expression insignifiante.

Avant de quitter cette maison strasbourgeoise, notons que Calvin y passa bien des jours de maladie. Etudiant, il était en bonne santé, marcheur infatigable. Mais les veilles du travailleur, les voyages du persécuté, les soucis du pasteur altérèrent sa santé. Dès 1535, à vingt-six ans, il parle de « cette vie caduque qui bientôt finira et ne doit être autre chose qu'une méditation d'immortalité »². En octobre 1536 il parle de sa santé « délabrée » (*fracta valetudo*)³.

Le climat de Strasbourg lui fut défavorable. Il paraît y avoir contracté des fièvres dont il ne se remit jamais à Genève. Fin mars 1539 il répond à Farel : « Je ne puis me soigner comme tu le recommandes »⁴; et un an plus tard : « Combien que je sois jeune, je vois ma débilité et l'indisposition de mon corps »⁵. Il dort peu, passe les nuits à écrire, souffre de migraines.

Le souci de sa santé n'entra pas en ligne de compte pour décider son départ, mais Viret sans doute n'avait pas tort de penser que le climat de Genève serait meilleur pour lui.

V

La séparation

Comment est-il parti? après plus d'hésitation encore qu'il n'en avait eu pour se décider à venir. Une fois de plus il fallut

(*Iconogr. calv.*, pl. XVIII, n° 1). Calvin et Melanchthon, Calvin et Bucer, ont été représentés ensemble, mais à des époques plus récentes (*Iconogr.*, p. 205 et 253, col. 1).

¹ *Iconogr.*, planche XV et page 89.

² *Catéchisme français*, p. 4.

³ HERMINJARD, IV, p. 90.

⁴ *Opera*, X^b, p. 332.

⁵ 30 mai 1540 (HERMINJARD, VI, p. 131).

qu'il eût la main forcée par des hommes en qui il reconnut des agents de la volonté divine.

Venu à Strasbourg *provisoirement*, nommé professeur *pour un an*, il s'était accoutumé à l'idée de donner à son activité un caractère plus durable. Le 29 juillet 1539 il achète le droit de bourgeoisie¹; tout bourgeois doit faire partie d'une corporation; il s'inscrit chez les tailleurs. Leur poêle ou lieu de réunion se trouvait à l'angle de la rue du Dôme et de la rue Brûlée².

Ce titre de bourgeois, les scolarques tinrent à ce que Calvin le conservât lorsqu'il quitta Strasbourg.

A peine l'avait-il obtenu, que les Genevois se préparèrent à le rendre inutile en rappelant leur ancien concitoyen.

Les premières offres sont faites sitôt après le renouvellement du Conseil en février 1539³. Calvin ne s'y arrête même pas. Un an plus tard, nouvelles élections, nouvelles démarches, nouveau refus (29 mars 1540). A Farel il écrit : « Plutôt cent autres morts que cette croix ! » Et à Viret : « Plutôt périr d'un coup que d'être tourmenté dans cette chambre de torture. »

Mais il est ébranlé quand il apprend que morceau par morceau tout se démolit dans l'œuvre commencée à Genève. Farel en personne apporte « beaucoup de lettres » pressantes. Marcourt, successeur de Calvin, le supplie : « Réfléchis aux fruits que ta décision porterait pour toutes les provinces de France (omnes Gallias) ». Le 13 octobre le Conseil de Genève envoie une requête officielle, par messenger exprès. Calvin expose encore ses scrupules : il ne peut abandonner son poste à Strasbourg « sans que le seigneur l'en délivre par bon et légitime moyen. Quand nostre seigneur constitue un homme pasteur en une Eglise pour l'enseigner, il se doit penser comme attaché au gouvernement d'icelle ».

Ses collègues lui conseillent d'aller à Worms, de se décider

¹ Extrait du *Livre des Bourgeois* de Strasbourg, Copie légalisée conservée aux Archives de Gotha; « Jean Calvin a acheté le droit de bourgeoisie et est inscrit pour le service (*dient*) chez les tailleurs. Donné le mardi 29 juillet de l'an [15]39 » BRETSCHNEIDER, *J. Calvini literæ*, Lipsiæ, 1835; facsimilé dans E. DOLMERGUE, *J. Calvin*, II, p. 350. Lorsque Bèze dit (*Vie de Calv.*, Op. Calv. XXI, p. 131) : « Les Strasbourgeois conférèrent à Calvin le droit de cité *par honneur* », *jus honorarium* ne signifie pas à titre *gratuit*, ni « la bourgeoisie honoraire », mais : la ville, pour montrer à Calvin en quelle estime elle le tenait, lui fit l'honneur de l'admettre au nombre des bourgeois.

² Dans l'immeuble moderne appartenant au Crédit foncier c'est la partie occupée par un magasin de trousseaux et layettes en 1924.

³ Ainsi à Strasbourg en 1524 les élections municipales avaient eu une influence décisive pour l'établissement de la Réforme.

au retour. Alors il fera un voyage d'enquête; Bucer même l'accompagnera.

Deuxième message du Conseil de Genève, adressé à « Estrabourg » au Conseil de la ville. Le 24 octobre Calvin écrit : « Je ne suis pas maître de mon sort (« non mei juris », expression d'un juriste). J'offre mon cœur comme immolé en sacrifice au Seigneur »¹. Ce sont les armes parlantes que l'on voit sur le cachet de Calvin : un cœur présenté par une main tendue. .

Toujours ce même Calvin scrupuleux, cherchant, pour diriger ses actions, la volonté de Dieu. Les envoyés genevois le relançant à Worms, il éclate en sanglots, sort pour se ressaisir². Auprès de Bucer il s'est affermi dans l'idée de la prédestination, de l'intervention de la Providence dans la vie du chrétien : « N'étant pas libre, je désire toujours me laisser gouverner par le conseil de ces frères et collègues (magistrats et pasteurs genevois et strasbourgeois); je m'en remets à leur autorité comme s'ils étaient mes parents »³.

Farel insiste avec son impétuosité coutumière. Une seconde fois, comme en 1535, il décide son ami en faveur de Genève : « Je capitule, je me rends », écrit Calvin le 29 mars 1541⁴. La lutte de conscience a duré deux ans.

Au commencement d'août Calvin « suspend » ses leçons⁵ : ce n'est pas la clôture définitive; il reprendra ses cours si, après retour provisoire à Genève, il reconnaît que son devoir n'est décidément pas d'y rentrer. Il lui en coûte de quitter Strasbourg, ses élèves, ses paroissiens, ses collègues⁶. Ceux-ci font, avec une touchante sollicitude, des démarches pour faciliter l'arrêt à Bâle, l'arrivée à Genève : « Il vient enfin vers vous, écrivent-ils, cet instrument du Christ, admirable, rarissime; il y en a à peine un second — si vraiment il y en a un second — qui le vaille »⁷. Ce message (en français) serait l'œuvre de Bucer : le premier à accueillir Calvin, il lui donnait, le dernier, cette preuve d'estime et d'affection. La conclusion était : « Nous avons permis qu'il allât vers vous pour considérer en quel lieu des deux Dieu voudroit user de son œuvre et labeur. Aussi nous vous adjurons que

¹ *Opera*, XI, p. 92,

² Cum plus efflueret lachrymarum quam verborum (à Farel, 17 nov. 1540, *Opera*, XI, p. 114).

³ A Bernard, 1^{er} mars 1541, *Opera*, XI, p. 166.

⁴ *Opera*, XI, p. 180.

⁵ Lettre du 13 août à Viret.

⁶ Je note que pas un seul mot de cette correspondance, longue et variée, ne parle de l'avis de Mme Calvin dans cette affaire.

⁷ 1^{er} septembre, *Opera*, XI, p. 271.

vous nous le renvoyez incontinent, pour servir icy plus fructueusement à l'Eglise universelle.»

On se figure aisément les adieux faits à un pasteur et professeur si regretté.

De Strasbourg à Genève un messenger pouvait alors aller en six jours ¹. Calvin en mit une dizaine du 2 au 13 septembre — probablement par Mulhouse, Bâle, Neuchâtel, Lausanne —. Sitôt rentré, il fut ressaisi par l'attrait de l'œuvre interrompue. De provisoire, le départ devint définitif.

Les visites ultérieures.

Les Strasbourgeois ne tinrent pas rigueur à Calvin.

A diverses reprises il revint parmi eux: en 1543 pendant cinq jours, en attendant de pousser — ce qu'il ne put faire — jusqu'à Metz: « Tu ne saurais croire quelle bienveillance on nous témoigne », écrit-il à Viret ².

Il reste en amicale correspondance avec Bucer. Lorsque celui-ci, désolé de l'offensive des ultra-luthériens, prévoit qu'à son tour il devra quitter Strasbourg, Calvin essaie de l'attirer en Suisse (mars 1549) ³. Après son exil, Calvin écrit aux pasteurs de Strasbourg: « Bien que vous m'ayez récemment déçu, je ne cesse de vous aimer et de désirer avec vous une union sainte et vraiment fraternelle » ⁴.

Le chef de cette réaction, Marbach, était encore en 1551 d'avis qu'on priât Calvin de représenter Strasbourg au concile de Trente.

En 1556, Calvin allant à Francfort, s'arrête de nouveau. Les professeurs offrent un banquet, et leur ancien collègue visite une salle de cours. Tous les étudiants se lèvent et applaudissent. Le recteur descend de chaire, fait un compliment ⁵. Calvin, volontiers, eût prêché dans sa chère église française. Mais, stylés par Marbach, les jeunes pasteurs qui ont remplacé d'anciens collègues refusent l'autorisation nécessaire, « considérant qu'il professe une autre doctrine que nous sur la Sainte Cène, et est suspect à ceux de la Confession d'Augsbourg » ⁶. Que les esprits aient changé, depuis le temps où tous collaboraient fraternellement autour de la Confession tétrapolitaine!

¹ Lettre de Hotman en 1556.

² 1^{er} juillet 1543 (HERMINJARD, VII, p. 440).

³ ANRICH, *Bucer*, p. 111.

⁴ 18 janvier 1555, *Opera*, XV, p. 385.

⁵ Hohman à Bullinger, *Opera Calv.*, t. XVI, p. 302.

⁶ ERICHSON, *Eglise fr. de Strasbourg*, p. 65.

Plus tard encore, quand dix-huit ans se sont écoulés depuis le départ de Calvin, on se souvient toujours de lui (1559). On l'invite à venir discuter les projets de défense; il regrette de ne pouvoir le faire. En 1562 il envoie Budé s'entendre avec Sturm après le massacre de Vassy. Ensuite il prie Sturm de faire intervenir les magistrats strasbourgeois auprès du gouvernement français en faveur du paiement des reîtres, afin d'épargner aux populations françaises les horreurs de nouveaux pillages.

Surtout Calvin reste attaché à la petite Eglise française. Elle le lui rend bien. Trois ans après sa démission, son successeur Valérand Poulain lui écrit qu'on y fait le dimanche des prières pour lui¹. Le pasteur de Saint-Guillaume se fait un plaisir en 1550 d'annoncer à Calvin: « l'Eglise que tu as instituée est toujours dans le même temple, et en heureux état »².

Mais Marbach et ses acolytes virent de mauvais œil cette église différente de leur idéal ultra-luthérien. A son pasteur, Holbrac, Calvin conseille sagement de signer la formule de Concorde; mais en vain.

Il y avait dans cette hostilité une part de germanophilie. Aux séances du Convent en 1561 certains pasteurs affectent de parler allemand afin que Holbrac ne comprenne pas « γερμανίζοντες, quae istorum est elegantia: βαρβαρίζει τῇ γλώττῃ³. Avec quel regret Sturm constate cette barbarie, si contraire à tel article de règlement jadis rédigé par lui: « Défense de parler allemand, aux étudiants qui savent le latin. »

Enfin le dernier jour de l'Eglise française est arrivé: le 19 août 1563 est signifiée la clôture de la chapelle Saint-André, alors lieu de culte. « Ainsi, gémit Calvin, la petite Eglise, après une existence florissante de vingt-cinq ans, est tombée »⁴.

Son fondateur ne lui survécut pas longtemps.

Conclusion

C'est ici le moment d'apprécier en quelques mots le rôle de cette Eglise à Strasbourg et dans l'histoire des Eglises réformées, ce que Calvin doit à Strasbourg, ce que Strasbourg doit à Calvin.

¹ Poulain à Calvin, 28 nov. 1544 (HERMINJARD, IX, p. 556).

² J. Lenglin à Calvin, 21 avril 1550, *Opera*, XIII, p. 556.

³ Sturm à Calvin, 29 mai 1561 (*Opera*, XVIII, p. 481).

⁴ 12 septembre 1563, *Opera*, XX, p. 151.

Ce que Calvin doit à Strasbourg.

Si la destinée de la petite Eglise fut courte, si le nombre de ses membres fut toujours restreint, elle a été grande par ses origines et ses conséquences.

Elle est la première Eglise *fondée par Calvin seul*. Ni en Poitou ni ailleurs où il avait prêché l'Evangile en France, il n'avait organisé une véritable Eglise; à Genève il en avait trouvé une existant à son arrivée. A Strasbourg, Roussel et Farel n'avaient fait que passer; ici Calvin a institué de toutes pièces une « forme d'Eglise », la seule Eglise française dont on puisse dire avec Bèze: « elle a été dressée premièrement par Jean Calvin ».

Et elle servit de modèle à beaucoup d'autres: « En 1546, dit encore l'*Histoire ecclésiastique*, plusieurs chrétiens de Meaux ayant soigneusement visité et considéré l'église française à Strasbourg, encouragèrent tellement les autres à leur retour que, d'une commune délibération, ils dressèrent une forme d'Eglise entre eux à l'exemple de celle qu'ils avaient vue »¹. Or Meaux, à son tour, servit d'exemple à l'Eglise de Paris sur laquelle, après le synode de 1559, se modelèrent toutes les Eglises de France. Donc l'Eglise de Strasbourg (autant et plus que celle de Genève) a été le prototype de toutes les Eglises réformées de France au XVI^e siècle.

En effet, Calvin a passé à Strasbourg les années de sa pleine force. Il arrive à 29 ans; il en a encore 26 à vivre. Les impressions, les impulsions reçues ici, auront leur contre-coup sur toute la seconde moitié de sa vie. Dans le terrain favorable de Strasbourg s'est développée la plante pleine de sève qui, repiquée à Genève, y a porté beaucoup de fruits.

Je ne saurais mieux faire que de citer ici quelques lignes que m'a fait l'honneur de m'adresser M. le professeur Rod. Reuss:

« On peut accentuer les motifs de l'attitude du réformateur, attitude en somme toujours conciliante, durant son séjour à Strasbourg, en indiquant qu'il était plus jeune, plus souple encore, que lorsqu'il dominait impérieusement plus tard à Genève; et surtout il se sentait *minorité* au milieu de gens très attachés à leur manière de voir, mais capables — ceux de la première génération de la Réforme en Alsace — d'apprécier ses mérites. »

Près de Bucœr, Calvin a fait de précieuses expériences, pris d'utiles leçons au point de vue des connaissances théologiques, et plus encore de l'organisation ecclésiastique. Il a précisé ses con-

¹ *Hist. ecclés.*, éd. Baum et Cunitz, I, p. 67.

ceptions dogmatiques sur la prédestination, sur la Sainte Cène: ceci, notamment, par un effet de la double nécessité de circonstances en apparence bien diverses: l'instruction familière des catéchumènes dans la petite Eglise dont il est seul pasteur, et la discussion publique avec les docteurs dans les colloques où, simple auditeur d'abord, il est finalement « prolocuteur ». S'il a maintenu aussi souvent que possible les principes communs à tous les chrétiens, ceux communs à tous les protestants, il a, en présence des luthériens, des zwingliens, des anabaptistes, dû formuler plus nettements les principes spécifiquement réformés.

Sa doctrine de la Sainte Cène était au fond celle de Bucer, (et Calvin s'est senti fort encouragé par la concordance de ses vues avec celles d'un homme pour lequel il avait tant de considération), mais Calvin l'a formulée supérieurement, avec la clarté toute française de sa pensée, avec la richesse de son vocabulaire d'humaniste, soit en latin cicéronien soit dans la langue nationale.

Le second catéchisme publié après le retour à Genève est le fruit du travail de simplification et d'approfondissement accompli à Strasbourg en remaniant le premier catéchisme genevois.

Ici Calvin a appris à mieux connaître Luther: « Nous le tenons pour excellent apôtre du Christ par le labeur et ministère duquel, sur tous autres, la pureté de l'Evangile a été remise sus de notre temps »¹. De son côté, Luther écrivait à Bucer²: « Tu présenteras à Jean Sturm et Jean Calvin mes respectueuses salutations (*reverenter*). J'ai lu leurs livrets avec grand plaisir »; Calvin est sensible à la « noblesse d'âme » (*ingenuitas*) d'un tel message³.

La seule lettre qui nous soit parvenue comme adressée par Calvin à Luther porte cette suscription: *Patri mihi plurimum observando*, mais Calvin appelle *pater* ou *parens* tout collègue plus âgé pour lequel il éprouve du respect. Il est inexact de dire, comme l'a fait Hornung par exemple, que Calvin à Strasbourg fut *luthérien*. Non. Tout au plus, si l'on voulait à tout prix étiqueter chacune des allusions successives au-dessus desquelles s'est finalement dressé l'édifice de la théologie calviniste, pourrait-on dire ceci: *érasmien* d'abord, *fabrisien* ensuite pendant le cours de ses études à Paris, Orléans et Bourges, puis pendant son séjour à Bâle, Calvin devint à certains égards *bucérien* pendant son

¹ Réponse à Pighius, 1542 (dédiée à Melanchthon).

² 14 octobre 1539.

³ A Farel, 20 novembre 1539.

séjour à Strasbourg¹. Mais toujours et partout il fut avant tout *biblien*, comme les premiers protestants français aux environs de Meaux et ailleurs; j'entends: il se sent *directement* appelé par le Saint-Esprit à fonder *directement* sa foi sur le roc de la Parole de Dieu; ce qui n'exclut nullement le soin et le respect avec lesquels Calvin continue à étudier — comme faisait Bucer — la tradition des « Pères » de l'Eglise ancienne, et l'opinion des docteurs ses contemporains. Mais ces années de 1538 à 1541 sont, dans la vie de Calvin, au nombre de celles où les circonstances et les personnes ambiantes ont le mieux favorisé le libre développement de la personnalité de Calvin. Il n'était pas arrivé de Genève Farellien puisque Farel n'avait pas de théologie propre, et, somme toute, il n'est pas parti de Strasbourg Bucérien, puisque Bucer — pour des raisons toutes différentes — n'a pas non plus fait école. Mais Calvin, lorsqu'il quitta Strasbourg, était davantage *lui-même*, il était plus *calviniste*. Ceci encore grâce, en partie, au voisinage de Bucer.

L'ami alsacien avait été un conseiller d'un caractère presque opposé à celui de l'ami dauphinois. Autant Farel était impétueux et impérieux, encombrant par la véhémence de son affection, autant Bucer était lent et réfléchi, exerçant son influence par l'exemple de ses actes plus que par la force de ses paroles. Vers cet âge de la trentième année où Calvin sentait encore et exprimait sans fausse honte le besoin d'un conseiller plus âgé, Farel lui avait donné le spectacle d'une humeur batailleuse, Bucer lui révéla le prix de la modération.

A Mélanchthon (avec lequel il sympathisait très particulièrement), à Bucer surtout Calvin doit d'avoir été alors plus que jamais disposé aux concessions réciproques. Cependant il ne suit pas Bucer jusqu'au bout sur le terrain de la conciliation à tout prix. Notons seulement ces déclarations faites un an après son arrivée: « Je n'aurai désormais aucun désir plus vif que celui de cultiver le plus grand accord possible avec toutes les Eglises allemandes enrôlées au service du Christ »².

Au point de vue de l'organisation pratique de l'Eglise locale, Calvin vit aussi à Strasbourg un modèle dont il sut imiter les avantages après son retour à Genève. En 1538, il y avait laissé l'Eglise à l'état embryonnaire. Les *Articles* de l'année précédente n'avaient encore pu être mis sérieusement à l'épreuve. Ils avaient besoin d'une mise au point, comme en avait besoin, dans le domaine liturgique, la *Manière et fasson* de Farel. A Stras-

¹ Cf. A. LANG, *Der Evangelienkommentar Butzers*, Einleitung; Leipzig, 1900.

² A Farel, 20 novembre 1539.

bourg, Calvin vit une Eglise mieux organisée par les efforts combinés du pouvoir civil — le *Conseil* — et du pouvoir ecclésiastique — le *Convent* —. Il s'en souviendra lorsqu'il s'agira d'établir dans la cité genevoise la théocratie. Il n'a pas en vain passé trois ans dans l'intimité de Bucer, bien plus expert que Farel en fait d'administration et de diplomatie; il a vu le président du Convent déployer une inlassable activité pour assurer l'existence spirituelle et matérielle des Eglises; il a vu Jacques Sturm et Jean Sturm faire de même en faveur de l'Ecole.

Les chants, la liturgie strasbourgeoise, plurent à Calvin. Il voulut que l'Eglise française fût mieux encore, et il y réussit mieux là que nulle part ailleurs dans la suite.

Car la liturgie *formée* à Strasbourg sera plutôt *déformée* à Genève: pasteurs et magistrats y craignent davantage le « papisme », ils repousseront par exemple, comme une concession dangereuse, la formule d'absolution. En présence des préjugés genevois, Calvin sera moins libre d'agir à sa guise; la liturgie strasbourgeoise est un document plus authentique de l'idéal calvinien que les adaptations ultérieures, à Genève et en France, où l'esprit primitif a été trop souvent contrarié et même éclipsé.

Au point de vue de la politique internationale comme des relations interecclésiastiques, le séjour à Strasbourg et les voyages faits de là en Allemagne ont notablement reculé les bornes de l'horizon de Calvin. Il a connu les états, les princes, les villes de l'empire, le roi des Romains, sinon l'empereur lui-même. Et plus il les a connus, plus il s'est senti et montré Français, servant de son mieux les intérêts de son roi et surtout ceux de ses coreligionnaires, auprès des puissances d'outre-Rhin.

Après son séjour à Strasbourg, Calvin ne cessera de s'intéresser toujours plus activement à ce qui se fait jusqu'aux extrémités de l'Europe pour la propagation de l'Evangile, depuis la Pologne jusqu'en Ecosse.

Le catholique Kampschulte¹ a bien apprécié cet enrichissement de la pensée de Calvin à Strasbourg: « Son horizon s'y est élargi, sa science s'est approfondie. Il fallait ces trois ans d'études pour faire de lui le puissant réformateur, le législateur qui, de retour à Genève, se maintiendra contre toutes les attaques. »

Ce que Strasbourg doit à Calvin.

Si Calvin doit beaucoup à Strasbourg, Strasbourg est aussi redevable de quelque chose à Calvin.

¹ I, p. 322.

Dans l'Ecole il fut « après Jean Sturm le maître le plus brillant »¹ ; il contribua à répandre le bon renom de cette grande institution à laquelle il appartint dès la première année de sa fondation ; fait considérable, puisque Strasbourg fut alors « la plus importante pépinière » de prédicateurs pour toute l'Allemagne du Sud². « Par ses leçons, disent ses collègues, Calvin s'adresse à des Allemands, des Italiens, des Français ; il étend beaucoup plus loin encore (*multo latius*) son influence »³.

De l'Eglise française Calvin fit d'emblée une église modèle : les Français s'y sentent chez eux ; d'autres réfugiés, et des Strasbourgeois, viennent y entendre le jeune pasteur qui explique si clairement la Parole de Dieu.

Sans Calvin, cette Eglise eût-elle existé ? Des hommes éminents, Roussel, Lefèvre, Farel, avaient passé là sans rien fonder ; les brebis étaient restées éparses, sans berger, sans « forme d'Eglise ». Et le troupeau constitué par lui ne vécut plus, après lui, que d'une vie précaire, troublée, bientôt terminée.

Pour l'ensemble des Eglises de la ville elles furent, du temps de Calvin, comme le désirait Bucer, en paix entre elles-mêmes et avec celles du dehors, maintenant leur confession de foi intermédiaire entre luthéranisme et zwinglianisme. Calvin, s'il fût resté membre du Convent, eût probablement contrebalancé l'influence de Marbach et empêché l'introduction et la prédominance des éléments ultra-luthériens.

La doctrine de Bucer, celle de la Tétrapolitaine, était foncièrement alsacienne, avec des affinités qui l'apparentaient aux doctrines françaises et suisses. L'esprit de Marbach, venu de Lindau, était tourné vers l'Allemagne. La formule de concorde, de 1563, écrit Calvin, fut le nœud coulant avec lequel la main de Marbach étrangla » l'Eglise française⁴. Le séjour de Calvin fut une période d'influence française : ses successeurs, sauf Poulain, seront médiocres ; son départ marque une diminution de la force d'expansion des idées françaises en Alsace.

Ce que Genève, la France, le monde doivent au séjour de Calvin à Strasbourg.

J'indique rapidement la dette de reconnaissance que Genève doit à Strasbourg, qui lui rendit un Calvin plus mûr, meilleur

¹ ANRICH, *Bucer*, p. 71.

² *Ibid.*, p. 73.

³ Certificat du 13 novembre 1540.

⁴ Calvin à Zanchi, *Opera*, XX, p. 24.

théologien, meilleur organisateur: de Strasbourg déjà il a répondu à Sadolet cette lettre dont on a dit: grâce à elle, en grande partie, Genève «a été conservée à la Réforme»¹. Après le retour de Calvin on célèbre plus souvent la Sainte Cène (ce n'avait été d'abord que trois fois par an); le dimanche est proclamé seul jour de fête; le psautier strasbourgeois, avec plusieurs de ses textes et de ses mélodies, sert de base au recueil de Bèze et Marot. L'instruction publique est réorganisée, un directeur du gymnase de Strasbourg est arrivé à cette conclusion: «le plan d'études de 1559 pour les sept classes de l'Ecole de Genève est exactement conforme au nôtre»².

Au point de vue politique, Bucer a conçu, mais Calvin a appliqué plus strictement à Genève l'union théocratique de l'Eglise et de l'Etat.

Passons à la France elle-même. Par Genève toutes les innovations rapportées de Strasbourg y ont pénétré. Mais par Genève elles ont souvent été fâcheusement filtrées ou travesties.

Si, par exemple, la *liturgie* était venue directement de Strasbourg en France comme elle a passé de Strasbourg en Angleterre dans le *Prayerbook*, la liturgie des Eglises de France, au lieu d'avoir été longtemps un assemblage informe, serait devenue dès l'origine, trois cent trente-cinq ans plus tôt, ce qu'elle a commencé à redevenir, en 1874, grâce à l'initiative de M. Bersier.

De Strasbourg par Genève passa aussi dans les Eglises de France le principe de Bucer: «*schola primum membrum ecclesie*». Si le malheur des temps ne permit pas, en France, d'ouvrir partout une école à côté d'une Eglise, en théorie le principe subsista toujours.

De même pour la *discipline*, l'enseignement de Bucer et les expériences personnelles de Calvin à Strasbourg eurent une grande influence sur les règles proposées aux Eglises de France. Notre psautier français, comme notre hymne de la *Marseillaise*, 250 ans plus tard, a été composé et chanté d'abord à Strasbourg.

Florimond de Raemond proclame donc avec raison l'importance initiatrice et normative de l'Eglise française de Strasbourg: «C'est là où la première Eglise française, qu'ils appellent, fut dressée pour servir de modèle et de patron aux autres qu'on a vu depuis s'établir en France»³.

¹) DOUMERGUE, *J. Calvin*, II. p. 427. Et le conseil de Genève eut le tort de ne pas reconnaître de prime abord la valeur du plaidoyer qui lui était offert, puisqu'il hésita à le faire imprimer.

²) SCHMIDT, *Sturm*, p. 312; cf. BAUM, *Leben Beza's*, II. 19.

³) *Naissance et progrès de l'hérésie*, p. 838.

Or ces Eglises ont eu des sœurs dans toute l'Europe, sœurs ressemblant beaucoup à leurs aînées. On connaît cette parole, pleine de gratitude, de Calvin solitaire à son foyer: « J'ai des myriades d'enfants (spirituels) dans le monde entier. »

D'autre façon encore la France protestante profita du séjour de Calvin à Strasbourg. Nous avons vu qu'il ne cessa de s'y préoccuper de ses coreligionnaires. Non seulement de ceux qui, réfugiés comme lui, trouvaient asile dans sa maison et réconfort dans son Eglise, mais de tous ceux à qui il écrivait au loin. En faveur de l'ensemble des Eglises de France il s'efforça de plus en plus activement de faire intervenir les protestants d'autres pays; il intercédâ auprès du roi de France; il essaya de mettre son crédit croissant au service d'une politique française plus favorable aux protestants. Malheureusement François I^{er}, à qui il avait dédié l'*Institution*, à qui il adressait encore en 1541 une lettre par l'intermédiaire de Marguerite de Valois, François I^{er} n'employa pas longtemps cet agent semi-officieux dont le concours, plus complètement utilisé, aurait pu changer l'orientation de la politique extérieure de la France et les destinées de nos Eglises.

Quand il arrive à Strasbourg, Calvin est encore bien inexpérimenté dans les affaires générales de l'Europe; il n'a passé que peu de mois hors de France: à Bâle, à Genève, à Ferrare; il est encore trop peu âgé, les circonstances ont été trop peu favorables, pour qu'il se soit engagé bien avant dans l'étude et la pratique des questions de politique internationale. Il pouvait d'ailleurs se demander s'il ne suffisait pas de défendre par un travail de cabinet et au point de vue exclusivement national les intérêts des protestants français, comme il l'a fait dès 1535 dans son *Epître au roi*. Ses entretiens avec Jacques et Jean Sturm, avec Bucer, l'exemple de leurs missions diplomatiques en Allemagne, la fréquentation personnelle des colloques et des diètes, ont pleinement ouvert les yeux de Calvin sur le devoir d'intervenir au dehors dans la politique internationale: devoir qu'il estimera, de plus en plus, être le sien. Son horizon s'est étendu jusqu'aux limites de l'Europe. Il ne fera plus jamais de ces voyages coup sur coup hors de sa résidence, mais de Genève, partout où l'Evangile pourra être annoncé, il écrira à ses propagateurs et aux néophytes pour les encourager.

De plus en plus librement il s'adressera aux autorités politiques: rois, gouverneurs, conseils de villes, pour les exhorter à la fidélité s'ils sont protestants, à la tolérance s'ils sont catholiques.

Dans cette influence rayonnant si loin se manifeste la maîtrise de Calvin, la supériorité de son génie sur les qualités de Bucer. Celui-ci n'a pas réussi à faire prédominer ses vues théo-

logiques et ecclésiastiques en dehors d'un champ assez limité. Il était cependant à son apogée quand Calvin vient à Strasbourg; quand il en repart c'est lui qui désormais, à Genève, sera le plus souvent consulté. Strasbourg, un moment, avait été le foyer le plus brillant de la Réforme non luthérienne, maintenant la première place appartiendra à Genève.

Un biographe de Bucer, après avoir constaté que « les idées de Bucer à Strasbourg ont dû céder le pas à celles de Luther », ajoute : « transplantées à Genève, elles se sont répandues partout »¹. Ce qui s'est répandu, ce sont les idées propres de Calvin, ou plutôt (car il eût protesté contre cette expression), les idées évangéliques telles qu'il les présentait; l'action de Bucer s'est exercée — c'est déjà beaucoup — comme ces substances fertilisantes qui rendent plus riche encore la semence déjà pleine de promesses.

Bucer reportait sur Strasbourg même, avec raison, l'honneur de cette action; il était le représentant d'un esprit qui alors animait l'Eglise et la cité tout entière: « A part Wittemberg il n'y a pas beaucoup de villes, sauf la nôtre, où pasteurs et magistrats se préoccupent d'autres fidèles que de leurs paroissiens actuels. Des autres Eglises, des générations futures, ils n'ont guère souci »².

Le doyen Doumergue a confirmé ce jugement: « Strasbourg rendit à la Réformation un Calvin plus mûr, plus grand qu'elle ne l'avait reçu. En particulier la liturgie qui lui est attribuée doit être regardée non comme son ouvrage personnel, mais comme un legs de la cité alsacienne aux Eglises réformées. »

Jacques Sturm, dès 1581 — quarante ans après le départ de Calvin — écrivait: « Presque tout ce qu'il y a de pur et de bon en fait de religion en France est sorti de cette origine » — le ministère de Calvin à Strasbourg —. « Ce qui fut alors planté et cultivé dans l'Eglise française a servi de pépinière dans laquelle on est venu chercher à Strasbourg les plantes qui ont donné des fruits dans tant d'Eglises où ils ne sont pas près de se gâter ni de disparaître »³. Et M. Erichson, après avoir rappelé ce témoignage, le complétait par ce vœu: « Puisse notre ville rester digne d'un si beau titre de gloire ! »⁴.

Elle en restera digne, nous en avons l'assurance, en ce temps où, suivant le mot si juste de Maurice Barrès, il s'agit

¹ ANRICH, p. 143.

² Juin 1540 (*Opera Calv.*, XI, p. 54).

³ *Erinnerungsschrift*, etc.

⁴ *Calvinische etc. Gottesdienstordnung*, p. 35.

de « reconstituer l'idéal français, fait tout autant du génie protestant de Strasbourg que de la facilité brillante du Midi. »

Or qu'est ce que l'idéal français, qui, à mes yeux, se confond absolument sur ce point avec l'idéal chrétien vers lequel n'a cessé de tendre la pensée de Calvin?

L'idéal français, c'est la force dans la mesure, la beauté dans la lumière, l'union dans la paix.

Vers cet idéal tendaient aussi ces grands citoyens de Strasbourg qui s'appelaient Jacques Sturm, Jean Sturm, Martin Bucer. Ils eurent le bonheur de le faire prédominer dans leur cité, autant que le permettent les contingences de la vie humaine, précisément pendant les années où y vivait aussi Calvin. Combien il eût été désirable que son séjour près de tels conseillers, près de tels collaborateurs se fût prolongé! Quels bienfaits en seraient résultés, et pour Strasbourg et pour Calvin!

Au moment même où Calvin quitte Strasbourg, Capiton meurt, une place est à prendre aux côtés de Bucer.

Salluste l'a dit, il y a bien longtemps: *Res parvæ concordia crescunt*: « Par l'effet de la concorde, les choses petites deviennent grandes. »

C'était une chose petite que l'Eglise française, mais sous la direction de Calvin la foi des réfugiés, exaltée par le souvenir des souffrances subies, pouvait en faire sortir une grande Eglise.

C'était une chose petite, commune à quatre villes seulement, que la Tétrapolitaine, mais si l'accord avait persisté autour d'elle entre les Strasbourgeois, pourquoi cette confession de foi ne serait-elle pas aujourd'hui aussi répandue que la Confession d'Augsbourg et la Confession des Eglises réformées de France, pourquoi même ne servirait-elle pas encore de compromis entre des théologies différentes?

C'était une chose petite que la république de Strasbourg, mais elle était en pleine croissance, en plein éclat au temps de Calvin; si au lieu de chasser bientôt Bucer elle avait pour toujours retenu Calvin, quel changement n'eût pas été opéré par là dans les destinées de la France et de la pensée chrétienne? Pour éclairer le plus loin possible, la lumière doit être mise sur un chandelier, dit l'Evangile.

Certes, Genève fut un chandelier qui rendit de grands services. Mais combien Strasbourg, à certains égards, paraissait mieux placée pour le rayonnement des idées qui de là devaient conquérir le monde. Et la voix de Calvin se fût mieux fait entendre pour certains auditeurs dans la cathédrale de Strasbourg qu'à Saint-Pierre de Genève.

Tout ce que Calvin a perdu de douceur, de charme, de modération, par suite des oppositions, des difficultés qui l'attendaient à Genève, ne l'eût-il pas conservé et développé en restant à Strasbourg dans un milieu où l'Etat, l'Ecole, l'Eglise laissaient un beaucoup plus libre champ à l'épanouissement de toutes ses facultés? S'il est vrai, comme j'en suis persuadé, que Calvin est un des plus authentiques représentants, un des plus efficaces propagateurs de la langue et de la pensée française, combien fût-il resté plus purement Français à Strasbourg qu'à Genève!... Combien de luttes stériles entre réformés et luthériens eussent été épargnées! Combien d'exagérations de la pensée ultérieure de Calvin, dues aux circonstances particulières de Genève, eussent été évitées!...

La confession de foi des Eglises réformées n'a été rédigée, sous l'influence de Calvin, que dix-huit ans après son départ de Strasbourg: qui sait si, resté là, il ne se fût pas borné à clarifier et à amplifier la Tétrapolitaine? En tout cas, il eût continué à faire profiter les Eglises françaises de ces qualités proprement alsaciennes qui sont un élément essentiel de l'alliage constituant notre caractère national. Et, d'autre part, combien plus tôt l'idéal français eût brillé à Strasbourg s'il avait continué à y posséder un tel représentant!

Mais à quoi bon ces hypothèses? la Providence a jugé préférable qu'elles ne soient pas devenues des réalités.

Nous avons du moins, pendant quatre années à Strasbourg, pu contempler un grand homme dans une grande cité à un moment exceptionnellement favorable de leur double destinée.

Calvin à Strasbourg n'est pas encore devenu l'homme qu'on a pris l'habitude de *représenter* tel qu'il fut à Genève, ou plutôt de *caricaturer*, vieilli, usé, fatigué, aigri par tant d'occupations et de préoccupations: à Genève, pendant vingt-trois ans, il eut tant d'Eglises à fortifier et à consoler parce qu'elles souffraient pour naître et pour vivre en France; il a eu tant de luttes à soutenir à Genève et hors de Genève! Comparez ce vieillard vouûté, ridé, édenté, avec le charmant portrait de Hanau, vous penserez probablement, comme l'auteur de ces lignes, que le vrai Calvin c'est celui-ci, s'épanouissant dans son ministère pastoral et professoral vers la trentième année; le vrai Calvin, c'est à Strasbourg qu'il a vécu.

Et Strasbourg, au temps de Calvin, n'était pas encore en proie aux dissensions et aux difficultés intérieures et extérieures qui surviendront bientôt; elle jouait sur l'une et l'autre rive du Rhin le grand rôle auquel sa position l'appelle dans l'histoire de

la civilisation. L'influence de Calvin jointe à celle de ses devanciers, Jacques Sturm, Jean Sturm et Martin Bucer, a grandement contribué à donner pendant quatre ans à Strasbourg cette place de premier plan dans l'histoire de l'Eglise chrétienne et de la politique européenne. Ainsi Calvin à Strasbourg, autant et plus que partout ailleurs, a bien travaillé pour le progrès du Christianisme, et pour la gloire de l'idéal français.

DU MÊME AUTEUR.

L'Enfance et la Jeunesse de Calvin. Toulouse, Société d'édition, 28, rue des Salenques, 1909.

L'Evolution religieuse de Calvin jusqu'à sa Conversion. Strasbourg, Librairie Istra, 1924.

Le témoignage du Saint-Esprit. Histoire du dogme dans la théologie calviniste. Paris, Fischbacher, 1893.

**ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSES
PUBLIÉES PAR LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG**

1. HENRI STROHL, L'évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515.
Prix: 12 fr.
2. E. VERMEIL, La pensée religieuse d'Ernest Tröeltsch. Prix: 7 fr.
3. A. CAUSSE, Les « Pauvres » d'Israël. (*Prophètes, psalmistes et messianistes.*) Prix: 15 fr.
4. R. WILL, La liberté chrétienne. (*Etude sur la piété de Luther.*)
Prix: 25 fr.
5. CH. HAUTER, Religion et Réalité. Prix: 12 fr.
6. J. PANNIER, L'Église réformée de Paris sous Louis XIII. Prix: 50 fr.
7. CH.-TH. GEROLD, La Faculté de théologie protestante de Strasbourg jusqu'en 1870. Prix: 25 fr., édit. de luxe 40 fr.
8. A. CAUSSE, Israël et la vision de l'humanité. Prix: 12 fr.
9. H. STROHL, L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther (1515-1520). Prix: 30 fr.
10. R. WILL, Le culte (Etude d'histoire et de philosophie religieuses).
Prix: 35 fr.
12. A. FRIDRICHSEN, Le miracle, problème du Nouveau Testament.
Prix: 10 fr.

SOUS PRESSE :

11. J. POMMIER, Renan et Strasbourg.
13. F. MENEGOUZ, Le problème de la prière.
14. A. CAUSSE, Les plus vieux chants de la Bible.

**CAHIERS DE LA REVUE D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE
RELIGIEUSES**

1. ALBERT MONOD, La controverse de Bossuet et de Richard Simon. Prix: 5 fr.
2. G. BALDENSBERGER, Il a rendu témoignage devant Ponce Pilate. Prix: 5 fr.
3. CH. BLONDEL, La Psychanalyse. Prix: 7 fr.
4. S. ROCHEBLAVE, Etude sur Joseph de Maistre. Prix: 5 fr.
5. C. HAUTER, Le problème sociologique du protestantisme. Prix: 6 fr.
6. CH. BRICKA, Le fondement christologique de la morale paulinienne.
Prix: 7 fr.
7. GASTON RICHARD, L'athéisme dogmatique dans la sociologie religieuse. Prix: 5 fr.
8. JACQUES PANNIER, Recherches sur l'évolution religieuse de Calvin jusqu'à sa conversion. Prix: 5 fr.
9. F. MACLER, Chrétientés orientales. Prix: 5 fr.
10. R. WILL, Le culte mystique. Prix: 5 fr.
11. AD. LODS et P. ALPHANDERY, Astruc et la critique biblique au XVIII^e siècle. Prix: 8 fr.
12. J. PANNIER, Calvin à Strasbourg. Prix: 7 fr.

[illegible]

Library Bureau Cat. No. 1137

BX

9418

P194c

AUTHOR

Pannier, J.

TITLE

Calvin a Strasbourg.

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

MAY 1 '63

BINDERY



T3-BUN-393